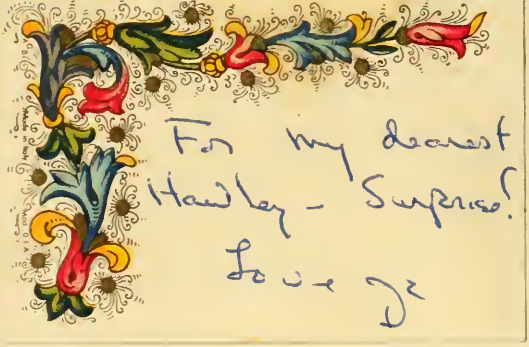
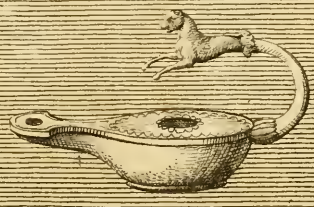

For my dearest
Hawley - Surprise!
Love D

POMPEI



POMPEIOS·CELEBREM·CAMPANIAE·URBEM·DESEDISSE
TERRAEMOTU·AUDIVIMUS SEN·QUEST·NAELIVI·CI
SENECTUS·IN·HOMINIBUS·VENERANDA·IN·URBIBUS·SACRA·PLIN·CECILII

25c

FOUILLE

FAITE

A POMPEI

EN PRÉSENCE

DE S. M. LA REINE DES DEUX SICILES,

LE 18 MARS 1813 (1).

Les fouilles de Pompei auxquelles LL. MM. le Roi et la Reine prennent un intérêt si vif et si soutenu, acquièrent chaque jour un nouvel éclat ; de tous côtés, à la voix de leurs Souverains, de beaux monumens secouent, pour ainsi dire, la terre qui les presse depuis tant de siècles, sortent de dessous les cendres et en font espérer de plus beaux encore. Ces ruines si curieuses et si instructives se multiplient pour nous révéler des secrets ou des énigmes que la lecture seule des auteurs anciens ne pouvoit nous expliquer. En arrivant par la nouvelle rue des tombeaux, on conçoit une opinion très-avantageuse de cette ville que Sénèque nomme la plus célèbre de cette partie de la Campanie ; et les monumens qui ornent cette route donnent une idée de ceux qui embellissoient la voie appienne. Les anciens aimoient

(1) Articles insérés dans le Journal Français de Naples, les 4, 5, 6 et 7 Avril 1813.

sans doute à se familiariser avec la pensée de la mort; leurs sépultures étoient, comme à Pouzzoles, à Cumes, à Nola, à Pompei, très-près des villes et sur les bords des routes qui y conduisoient : on ne perdoit pas de vue les personnes que l'on avoit aimées ; on vivoit encore avec elles, après en avoir été séparé, et en visitant le dernier asile de ses pères, où l'on devoit un jour leur être réuni, on rendoit un simple et tendre hommage à leurs cendres. Mais ce n'est pas le moment de nous arrêter aux tombeaux de Pompei; avant de parler de ceux qui ont été ouverts devant S. M. la Reine, il est à propos de donner un aperçu des fouilles faites depuis le mois d'octobre 1812, et dont le résultat a été aussi heureux qu'on pouvoit le désirer.

On a commencé à exécuter un grand projet, celui de déterrer toutes les murailles qui forment l'enceinte de la ville et qu'on peut croire d'environ 16 à 1700 toises de tour. Il est très-intéressant de connoître le périmètre de la ville; ce sera d'ailleurs d'un grand avantage pour accélérer les fouilles, les rues qui aboutissent aux différentes portes se déblayeront plus facilement et l'on aura plusieurs débouchés pour transporter les cendres et les terres; il deviendra aussi plus aisé de fermer Pompei et d'établir une surveillance plus exacte pour la conservation des monumens. Les murailles de cette ville sont de véritables remparts; hauts de 18 à 20 pieds et même plus élevés dans certains endroits, ils sont fortifiés, de distance en distance, par des espèces de tours carrées, détruites en partie, qui ne paroissent pas avoir dépassé de beaucoup la hauteur de la muraille, et dans lesquelles sont pratiquées des poternes qui servoient aux mêmes usages que celles de nos villes de guerre; et il est probable que les deux poternes que l'on a déjà découvertes ont vu, plus d'une fois, les braves habitans de Pompei faire des sorties contre les troupes de Sylla.

Les remparts de Pompei ont environ douze pieds d'épaisseur, ils sont garnis du côté de la ville et de la campagne de parapets formés de grosses pierres de tuf, et offroient en temps de siége un abri aux soldats, et pendant la paix une promenade aux habitans; les parapets sont munis intérieurement de contreforts assez près les uns des autres, on y a ménagé des conduits pour l'écoulement des eaux; il paroît que dans plusieurs endroits on montoit de la ville sur les murs par de larges gradins. Ces remparts ne sont pas construits d'une manière uniforme, ce qui vient probablement des dégradations qu'ils ont éprouvées à différentes époques; bâtis en quelques endroits de belles pierres carrées de 4 à 5 pieds de long et de deux pieds de haut, unies sans ciment, et de manière à ce qu'on voit à peine les joints, ils n'offrent dans d'autres parties que cette maçonnerie grossière formée de toute espèce de pierres mises sans ordre, et connue sous le nom *d'incertum*. Il est à croire que ce sont des restaurations des derniers temps de la ville, après le siége de Sylla, et le tremblement de terre de l'an 63 de J. C., car dans les endroits où la partie supérieure du mur est en *incertum*, la partie inférieure est en général en pierres carrées. On voit sur un grand nombre de ces pierres un monogramme formé d'un H et d'un E; sur d'autres des signes qui ressemblent à des L grecques ou des croix formées de deux Z telles qu'en offrent les peintures des vases antiques et les monogrammes des médailles; c'étoit vraisemblablement les marques de ceux qui fournissoient les matériaux, et les noms grecs et romains qu'on rencontre fréquemment sur ces pierres sculptés assez profondément et d'une manière très-irrégulière, doivent être les noms de quelques ouvriers qui, en les creusant, ne pensoient peut-être pas à

les faire passer à la postérité. Il y auroit encore à dire sur ces murailles de Pompei bien des choses qui pourroient intéresser les amateurs de l'antiquité et de l'architecture ; mais ils n'auront plus rien à regretter quand ils connoîtront le bel ouvrage de M. Mazois. Personne ne peut mieux que lui éclaircir tout ce qui a rapport à l'architecture de Pompei ; il ne néglige aucun détail propre à jeter quelque lumière sur ce qu'il décrit : son ouvrage, fruit de recherches fatigantes et d'un long travail, sera un monument durable élevé à Pompei, car ses ruines n'existeront pas toujours ; et placé parmi les belles productions des arts, il méritera, par son exactitude et son élégance, d'être regardé comme un présent fait à l'architecture et à la science de l'antiquité.

Ce que j'ai dit de la hauteur des murailles de Pompei peut donner une idée du travail qu'exigent des fouilles aussi profondes ; elles ont été poussées avec vigueur, on a pratiqué un fossé ou chemin creux large d'environ 12 pieds vers le bas, et dont la partie supérieure s'élargit et forme un talus pour prévenir les éboulemens des cendres et du *rapillo*. Dans un espace de près de 80 toises, le mur est entierement dégagé et l'on passe déjà sur le pavé de la voie antique qui longeoit Pompei et conduisoit à Nola ; d'autres parties de la muraille sont encore sous terre et elle ne reparoît que cent toises plus loin ; ici elle n'est pas encore tout-à-fait déterrée et ne se montre que de quelques pieds ; on la perd encore de vue pendant près de 80 toises pour la retrouver dans toute sa hauteur dans une longueur de cent toises. De ce côté les travaux sont déjà à plus de 500 toises de la porte dont nous étions partis, et embrassent presque le tiers du contour de la ville. Il est à croire que l'on découvrira bientôt une porte, qui doit être dans l'alignement d'une grande rue,

où l'on a commencé des fouilles et qui part du portique supérieur du grand théâtre. Le point de la muraille où l'on est arrivé n'est pas éloigné de l'amphithéâtre qui, déblayé en partie autrefois, avoit été enseveli de nouveau, parce qu'il avoit le tort de ne pas offrir d'objets dont on pût enrichir un musée, et qui flattassent la curiosité. C'est en suivant pendant long-temps ce mauvais système, que plusieurs maisons de Pompei ont été recouvertes des cendres d'où on les avoit tirées. A présent et depuis plusieurs années on veut faire sortir une ville entière de son tombeau, et les fouilles qui ne procurent rien d'intéressant en peintures ou en autres objets, ne découragent pas : ce sont des monumens ajoutés à ceux que l'on possède déjà ; et l'on sait bien que tous les tableaux, les statues, les médailles d'une collection n'ont pas, pris isolément, la même valeur, mais qu'ils sont précieux quand ils servent à la rendre complète.

Les fouilles autour des murailles de la ville n'ont pas arrêté celles des autres parties ; l'une des plus intéressantes fut celle du 21 novembre 1812. Depuis quelques semaines on étoit occupé à dégager des cendres la grande rue qui passe devant le temple d'Isis et doit traverser toute la ville en en rencontrant plusieurs autres qui la croisent. Après être parvenu au sol de la rue, on avoit déjà déblayé l'entrée du grand portique qui précède le théâtre, et trouvé les fûts de plusieurs colonnes qui la décoroient. Les fouilles se dirigeoient vers la maison connue sous le nom de maison du général Championet, et sauf deux inscriptions en lettres rouges peu lisibles, elles n'offroient que des murailles insignifiantes. On travailloit à plus de 10 pieds du sol de la rue dans des cendres recouvertes d'un pied, ou un pied et demi de terre végétale. Il n'étoit guère probable de trouver rien de curieux à cette hauteur, et l'on alloit renoncer à cet

espoir et s'éloigner, lorsque, tout-à-coup, l'ouvrier qui fouilloit trouve un os, une jambe, un corps, quelques médailles de bronze, d'argent, une d'or, enfin un amas de médailles qu'on recueille avec soin. Pour la plupart elles étoient, du moins celles de bronze et d'argent, collées les unes aux autres et méconnoissables par la patine ou plutôt par le vert-de-gris qui les recouvroit. Elles se sont trouvées être des médailles de famille, et des impériales jusqu'à Domitien encore César, du plus petit module, assez communes, mais de la plus belle conservation; il y en avoit 360 d'argent et 42 de bronze. Ce qui attira le plus les regards, ce fut 8 jolies médailles impériales d'or du petit module, à fleur de coin, et que l'on eût cru avoir été frappées de la veille; il est à croire que le malheureux que la mort arrêta ainsi dans sa fuite conservoit cet or avec soin, car il étoit à part et enveloppé d'un morceau d'étoffe entièrement décomposée, et dont il n'est rien resté lorsqu'on l'a touchée pour en tirer les médailles. Mais aux yeux des amateurs de l'antiquité, ce qui renfermoit ces médailles paroîtra beaucoup plus curieux que tout ce petit trésor. Plus une chose est fragile ou facile à détruire, plus elle acquiert de prix, lorsqu'elle nous parvient intacte à travers plus de 17 siècles. Ces médailles étoient dans une bourse ou plutôt dans un grand morceau de grosse toile de lin, ou de chanvre pliée en plusieurs doubles; la plus grande partie avoit été détruite par l'humidité, mais il en restoit plusieurs morceaux placés l'un sur l'autre, de la longueur de cinq pouces environ et d'un pouce et demi de large. Cette toile que le temps, l'humidité et la décomposition du cadavre ont rendu très-brune, est du reste semblable à celle d'aujourd'hui et parfaitement conservée; le tissu en est gros et serré, et il est encore assez fort pour op-

poser beaucoup de résistance lorsqu'on veut le déchirer. C'est la première découverte de ce genre qu'on ait faite à Pompei, et il est douteux que les monumens aient jamais offert rien de plus rare, et d'une antiquité aussi incontestable. Je ne sais si les manuscrits sur papyrus et sur d'autres toiles que l'on conserve dans la bibliothèque impériale à Paris et dans plusieurs autres, sont d'une époque aussi reculée et aussi bien prouvée, et il me semble avoir entendu dire que la robe égyptienne que l'on voit dans la bibliothèque de l'institut de France, ne paroissoit être que des premiers siècles de notre Ère; ne voulant pas me hasarder à décider de pareilles questions, je me borne à faire connoître ce qui a rapport à notre toile.

Il est à remarquer que le squelette dont nous parlons s'est trouvé dans les cendres, à 10 pieds au-dessus du sol de la rue, ce qui prouve l'étonnante rapidité et l'abondance de la pluie de cendres qui avoit déjà enseveli la ville sous une couche aussi considérable au moment où ce malheureux, qui probablement ne différa pas beaucoup à prendre son parti, chercha son salut dans la fuite. Il n'étoit recouvert que d'une couche fort peu épaisse de cendres; ce seul fait montre combien sont hasardées les hypothèses de ceux qui pensent que Pompei a été enseveli moins par la pluie de cendres et de rapillo, que par les dépôts des alluvions ou des torrens qui, à différentes époques, se sont précipités des bouches du Vésuve et des environs; l'inspection des lieux, leur élévation au-dessus de ceux qui les entourent sont d'assez forts argumens contre de pareilles suppositions, et la fouille que nous venons de décrire ne fait que leur donner plus de poids.

Le jour même où l'on découvrit ce corps près du théâtre, on en trouva plusieurs autres sous un grand portique de la rue des tombeaux. Une mère fuyoit en-

traînant après elle une partie de sa famille, ses deux jeunes filles et un enfant qu'elle serroit inutilement contre son sein. Il n'y avoit plus d'espoir ; cherchant encore à respirer au milieu des tourbillons de cendres brûlantes, et se pressant contre les murs du portique, ils tombent épuisés de fatigue et de douleurs, la cendre les recouvre et les ensevelit tous dans le même tombeau ; leurs ossemens étoient près les uns des autres et presque confondus, et l'on croyoit voir toute cette famille infortunée se tenir embrassée jusqu'au dernier soupir. Trois anneaux d'or, des boucles d'oreilles ornées de perles annonçoient de l'aisance et de l'élégance. Un des anneaux est en forme de serpent à plusieurs contours, et sa tête se dirige dans la longueur du doigt. Une autre bague, qui par sa petitesse ne pouvoit convenir qu'à la main d'une jeune fille ou à une très-petite et très-jolie main de femme, porte un petit grenat sur lequel est gravé un foudre. Les boucles d'oreilles ressemblent à de petites balances dont les perles suspendues à un gros fil d'or, représentent les bassins ; il y en a de pareilles au cabinet des antiques à Paris ; deux des perles sont très-bien conservées, les deux autres ont souffert. Ces boucles d'oreille s'adaptoient par le moyen d'espèces de crochets, elles se mettoient facilement, et il n'y a pas de doute qu'elles ne pussent être placées avec élégance aux oreilles d'une jolie femme.

Il seroit fatigant et inutile pour le lecteur, ne pouvant mettre de plans sous ses yeux, de lui donner une description détaillée de quelques maisons nouvellement déterrées dans l'intérieur de la ville près de la porte et des remparts ; elles ressemblent d'ailleurs à celles que l'on connoît et offrent à-peu-près les mêmes dispositions : on regrette de ne pas les voir ornées de belles mosaïques, comme la plupart des autres maisons de Pompei.

Les

Les réservoirs ou conserves d'eau qui sont au milieu des petites cours (*impluvium*) sont pour la plupart de marbre, ainsi que les margelles des citernes. Il paroît qu'au moment de l'éruption qui a détruit Pompei, on faisoit des réparations à l'une de ces maisons ; une grande quantité de morceaux de marbre et de belles tuiles entassées au pied des murs, et ornées de figures de chiens ou de renards très-bien modelés, devoit terminer le bord du toit et former les gouttières. D'après Pline (liv. 35 ch. 43) ce seroit à Dibutade, le prétendu inventeur de la plastique, que l'on auroit dû l'idée d'orner ainsi les tuiles. Cette maison eût sans doute été très-élégante et décorée de jolies peintures, si l'on en juge par la seule que l'on y a trouvée. Elle représente, sur un fond rouge, la paix tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la gauche une corne d'abondance ; elle est ailée et va répandre ses bienfaits sur le monde. Sa robe légère et transparente ne la voile qu'en partie de la ceinture en bas. Haute d'un pied, cette figure, à laquelle il ne manque que la tête, est assez bien dessinée, et touchée avec esprit et une grande légèreté de pinceau ; c'est un des meilleurs morceaux de peinture antique. Il est à croire que l'on y attachoit quelque prix ; car elle avoit été enlevée de la muraille, taillée en ovale, et mise en réserve en attendant qu'on pût l'employer. J'ai aussi remarqué une belle rosace de marbre blanc qui a pu servir à l'écoulement du trop-plein ou des eaux surabondantes de la conserve ; un lézard et une grenouille sculptés en relief sur les feuilles, rappellent ce qu'on lit dans Pline (liv. 36 c. 4) au sujet des sculpteurs lacédémoniens, Batrachus et Saura, qui construisirent le portique d'Octavie, et qui, n'ayant pu obtenir la permission d'inscrire leurs noms sur ce bel édifice, élevé, dit-on, à

leurs frais, eurent recours à la ruse, et sculptèrent dans les volutes des chapiteaux, des grenouilles et des lézards, ce que signifient en grec les noms *Batrachos* et *Saura*. Il est question dans Winkelmann d'une rosace pareille à celle de Pompei et trouvée à Tivoli, dans la maison de Cassius; l'invention des sculpteurs grecs avoit paru ingénieuse et on l'avoit imitée. Il faut avouer cependant que c'est un ornement assez bizarre, et qui, par l'irrégularité de sa disposition, n'est pas d'un bon effet sur la rosace.

Les maisons dont nous nous occupons, ont encore offert plusieurs objets intéressans; des serrures et des fermetures de portes en bronze et en fer et qui ont de grands rapports avec les nôtres; une balance dont les bassins de bronze ont environ cinq pouces de diamètre, et sont suspendus par des chaînes à mailles très-serrées, fort compliquées et très-bien travaillées; une jolie tête de bronze casquée servoit de poids; un superbe candélabre de bronze de quatre pieds et demi de haut, terminé à sa partie supérieure par un vase de la forme de celui connu sous le nom de vase de Médicis; le pied du candélabre est orné de grandes palmettes, de têtes d'animaux et de pattes de lion parfaitement ciselées. On a encore trouvé dans ces fouilles des vases de cuisine en bronze d'une belle forme, les uns avec des anses, d'autres avec des poignées élégamment cannelées et terminées par des têtes d'animaux très-bien faites; il y a entre autres une tête de chien remarquable.

Parmi ces vases, le plus curieux, sans contredit, a été déterré le 18 du mois de Mars dernier; c'est un grand plat de bronze à double fond, qui devoit servir à maintenir chauds les mets que l'on y plaçoit. Il a quelque ressemblance avec les plats de cette espèce dont on se sert aujourd'hui, et on pouvoit le remplir d'eau bouillante de

la même manière; mais il en diffère en ce que l'on mettoit les alimens dans la partie du milieu qui est relevée comme une petite assiette de six pouces de diamètre, et qui fait corps avec le reste du plat, des bords duquel, cependant, elle est, en quelque sorte, isolée par un renfoncement qui l'entoure; il est demi-circulaire, de près de trois pouces de large et d'un pouce de profondeur; une anse de fer, attachée aux extrémités du diamètre de l'assiette et en dessous, servoit à transporter ce plat, qui peut faire croire que l'on connoissoit à Pompei les raffinemens de la bonne chère; nous aurions sans doute encore une meilleure idée de leur recherche, si en fuyant, et même après leur désastre, les habitans n'avoient pas emporté ce qu'ils avoient de plus précieux et de plus portatif; aussi la fragilité et le peu de valeur des vases de verre, les firent-ils abandonner, et l'on en trouve une assez grande quantité.

Les dernières fouilles en ont fourni plusieurs, entre autres un vase de six pouces de haut en forme de calice, et des verres à boire assez singuliers. Ils sont extrêmement minces, hauts de six pouces, larges de deux et demi par le haut, et de quelques lignes de moins par le bas. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'un pouce au-dessous du bord, ces verres ne sont plus ronds, et les côtés ont six renfoncemens très-profonds comme on en voit à certains vases de terre rouge; ils continuent jusqu'au bas, et leur coupe horizontale seroit une étoile à six pointes arrondies. Le long séjour que ces vases de verre ont fait dans la terre a décomposé et irisé en partie leur surface, dont se détachent des feuillets légers, qui brillent de reflets argentés et dorés, ou des couleurs de l'opale, du saphir, et de l'émeraude; de peu de prix lorsqu'ils sortirent de la main de l'ouvrier, le temps leur a donné un éclat qui les rend précieux, et que

l'art ne sauroit imiter. Le verre que l'on trouve à Pompei est en général bien travaillé; les formes des différens vases sont variées et assez pures chacune dans leur genre; les bouteilles, les fioles et une quantité de petits vases qui servoient à tous les usages du ménage, sont très-ronds et leur surface polie offre peu de soufflures. On ne rencontre pas de vases qui paroissent avoir été travaillés au tour, mais il est douteux qu'on pût les souffler, et les mouler mieux aujourd'hui; le verre n'en est pas très-blanc; il y en a de coloré surtout en bleu et en vert d'une très-belle nuance; mais on ne voit, parmi ces différentes espèces de verres, rien qui approche de la beauté de notre cristal.

Les fouilles de ces maisons ont encore produit des coupes de terre rouge assez curieuses, ornées de feuillages, d'enroulemens, de figures en relief, d'une jolie exécution et d'un bon style. Quelques antiquaires croient qu'ils viennent de la Gaule, parce qu'en effet on en trouve en France un grand nombre qui ressemblent à ceux-ci. Je ne sais jusqu'à quel point cette opinion est fondée; la Campanie si riche en vases et si habile à les faire, en tiroit-elle des autres pays? Je l'ignore . . . . Mais les ornemens de plusieurs de ces vases, quoiqu'on y trouve des coqs, me semblent d'un trop bon style pour être gaulois. On sait d'ailleurs par Martial (liv. 14 ép. 114) que l'on fabriquoit à Cumes des vases d'une terre rouge, probablement les mêmes dont parle aussi Pline, (liv. 35 ch. 46) et si ceux-ci ne sont pas de Pompei, ils pourroient venir de Cumes; ce qui est plus simple que de leur donner une origine gauloise. Il est singulier que Pompei étant si près de Nola, et ayant certainement un commerce étendu avec les autres villes des provinces voisines, on n'y ait jamais trouvé de ces vases peints, ou même à simple couverte noire

que l'on déterre en si grande quantité dans les tombeaux de Nola, de la Pouille et de la Basilicate, et qui, recherchés dans toute l'Europe, font l'ornement des cabinets et sont considérés comme des monumens précieux pour l'art et la mythologie. Il est facile de se convaincre de leur mérite en lisant les beaux ouvrages de d'Hancarville, d'Hamilton, de Tischbein, et celui de M. Millin qui les surpasse par la beauté de l'exécution et la variété de l'érudition qu'il y a répandue. Les deux volumes déjà connus ne sont, pour ainsi dire, que le commencement de l'ouvrage, et son voyage en Italie lui fournira la matière de six volumes de vases, parmi lesquels il y en a un grand nombre de très-beaux et fort intéressans.

On trouvera peut-être que je me suis un peu trop arrêté dans Pompei, et que j'eusse dû arriver plutôt aux tombeaux, mais la route m'a paru intéressante, et j'ai cru que tant d'objets divers méritoient de fixer quelque temps les regards. Nous voici aux tombeaux et nous allons y entrer; nous ne nous occuperons que de ceux nouvellement découverts ; on trouvera dans l'ouvrage de M. Mazois tout ce qui regarde les autres; il dira ce qu'on peut désirer sur les portiques qui bordent la rue des tombeaux, et sur un beau monument isolé, construit en forme de niche ou de cul de four, et qui se présente à droite en allant aux tombeaux; il est décoré d'un fronton et de jolis ornemens en relief dont la plus grande partie n'existe plus; malgré ses agrémens, l'architecture de ce monument n'est pas pure, et l'on voit avec peine l'un sur l'autre, et presque sans séparation, de petits pilastres très-courts qui forment les jambages de l'arceau, et que leurs chapiteaux ornés de feuillages n'empêchent pas de produire un mauvais effet. L'endroit où est placé ce monument, le siége de pierre qui règne autour dans l'intérieur, lui donnent quelque conformité, du moins

quant à la destination, avec ceux qui sont à la porte de la ville auprès du tombeau de Mammia ; il devoit servir de lieu de repos et de réunion aux habitans de Pompei, et c'étoit peut-être là que les oisifs fabriquoient et débitoient les nouvelles.

Le premier tombeau que l'on rencontre à gauche en continuant sa route est de peu d'intérêt ; construit de grosses pierres de tuf, il est massif et ce n'est même qu'un grand socle orné d'une corniche et terminé par trois gradins, sur lesquels devoit être placé le tombeau en forme d'autel ; l'intérieur est en mauvais état, il faut descendre quelques marches pour y entrer. Ceux que l'on voit vis-à-vis, en grande partie détruits, n'ont rien qui puisse attirer l'attention. Il n'en est pas ainsi des tombeaux qui suivent le premier dont nous venons de parler ; il est peu de monumens plus intéressans, et c'est une des plus belles découvertes que l'on ait faites à Pompei. N'ayant pas l'intention d'écrire une dissertation en règle, je ne dirai sur ces tombeaux que ce qu'il faut pour en donner quelque idée à ceux qui ne connoîtront ni l'ouvrage de M. Mazois, ni la dissertation que M. Millin va faire paroître et à la quelle il a donné tous ses soins ; il y a même joint de petites gravures qui ajouteront du prix à ses savantes discussions, et qui, mettant les objets sous les yeux, les feront mieux concevoir à ceux qui ne peuvent les voir, et les rappelleront aux personnes qui les connoissent. Je ne puis me refuser au plaisir de payer ici un juste tribut d'éloges au zèle infatigable que met M. Millin dans ses recherches sur l'Italie ; il a déjà fait la plus riche récolte en dessins, gravures de monumens et en livres. Personne, je crois, ne s'est donné plus de soin pour rendre un voyage complet et intéressant ; il n'aura plus que la peine de faire un bon choix dans un trésor im-

mense, et de mettre en œuvre ses matériaux; il est vrai que ce n'est pas la moindre. (1)

Chacun des quatre tombeaux que nous visitons est entouré de murs qui laissent un intervalle de trois pieds entre eux et le monument. En général ces murs ont aux angles de petits pieds droits terminés en pointe pyramidale, qui dépassent de deux pieds la hauteur de la muraille et sur les côtés desquels sont de petites figures allégorisques, en bas-reliefs, de stuc. Ces bas-reliefs sont dans le plus mauvais état, plusieurs n'offrent plus que la place où ils étoient fixés, mais on peut encore distinguer le sujet qu'ils représentoient. On y remarque Œdipe devinant l'énigme du Sphinx, sujet qui a exercé si souvent le génie des artistes, qu'il devient inutile d'en parler: on le trouve sur beaucoup de pierres gravées et sur un beau vase de Nola de la collection de S. M. la Reine. Le Sphinx du bas-relief est assis sur un rocher au pied duquel sont trois des malheureuses victimes de ses subtilités; la pose d'Œdipe est belle et le dessin d'un bon style. Les autres bas-reliefs nous montrent la fortune sur un globe, elle foule aux pieds le monde, et paroît l'insulter; des génies, une femme qui consacre une bandelette sur un autel, ce bas-relief est le mieux conservé; dans un autre on voit une femme qui orne de bandelettes un squelette couché à terre sur une petite élévation. La porte qui donne entrée dans la première enceinte du tom-

---

(1) Étant allé à Pompei depuis l'insertion de ces articles dans le Journal, et pendant qu'on les remanioit pour les mettre sous le format où ils paroissent ici, j'ai eu l'occasion de faire plusieurs observations qui m'ont engagé à ajouter certaines choses, à les mieux expliquer et à en retrancher d'autres. La dissertation de M. Millin a paru le 7.

beau est très-basse, et convient bien à notre dernière demeure; tout le monde est obligé de se courber et personne n'y entre debout. Les murs, ornés de corniches élégantes, de frontons, et de quelques petits bas-reliefs très-simples, sont revêtus des stucs blancs très-bien faits et fort dur. Il est à regretter que le premier tombeau ait été dégradé dans sa partie supérieure par des racines d'arbres qui s'y sont introduites et qui l'on fait éclater; on y a même trouvé un trou et des dégradations d'ancienne date. Sa forme est pareille à celle du tombeau dont j'ai déjà parlé. Les trois marches qui couronnent le socle sont ornées de bas-reliefs représentant de petits génies, des animaux et des chasses; ils sont très-dégradés, les stucs se detachent du mur sans qu'il soit possible de les fixer, une partie se réduisant en poussière: par bonheur M. Morelli, dessinateur de l'académie royale, et M. Mazois en ont fait, encore à temps, des dessins très-beaux et d'une grande exactitude; et, vu les ravages du temps, ce sera les seuls auxquels on puisse avoir confiance. Lorsqu'on déterra ce monument, on trouva au pied du mur extérieur une grande inscription gravée en lettres onciales sur une table de marbre; sa largeur étant absolument la même que celle du reste du tombeau placé sur les gradins, son épaisseur se rencontrant juste avec celle de la plinthe qui devoit la supporter, et qui est du même marbre travaillé de la même manière, les angles offrant encore, à n'en pouvoir douter, des restes du plâtre qui avoit servi à la fixer, tout indiquoit de la replacer dans cet endroit, et on peut croire, sans trop se hasarder, qu'elle a été remise à sa véritable place. Cette belle inscription, un peu mutilée dans un coin qui a été brisé, est du reste parfaitement conservée, et fait espérer qu'on découvrira une statue équestre dans le forum, à moins que celle qui avoit été décernée à

....ricius

....ricius Scaurus par les Décurions de Pompei n'ait pas été exécutée. Voici cette inscription telle qu'on l'a trouvée, et dans les mêmes proportions que l'original, autant que l'ont permis les caractères d'impression.

RICIO · A · F · MEN

SCAVRO

II. VIR · I · D

ECVRIONES · LOCVM · MONVM

CXDCXD · IN · FVNERE · ET · STATVAM · EQVESTR

ORO · PONENDAM · CENSVERVNT

SCAVRVS · PATER · FILIO

Hauteur 4 pieds 7 pouc.
Largeur 5..... 5..... 9 l.
Hauteur des lettres de la 1.re ligne, 5 pouces.

On voit par cette inscription que ce monument a été élevé par A. Scaurus à son fils ....ricius (1) Scaurus

(1) Le mot RICIO commence juste au bord de la cassure que j'ai fait figurer dans l'impression, et l'on voit clairement que ce n'est que la fin du nom. Il n'est guère possible d'adopter celui de Ricius, à cause de sa position dans l'inscription qui est gravée d'une manière très-régulière, et à laquelle il nuiroit.

de la tribu ménénienne, Duumvir chargé de la justice, auquel les Décurions ont accordé un lieu pour placer son tombeau, 2000 sesterces pour ses funérailles, et

---

J'avois d'abord pensé que ce nom mutilé pouvoit avoir été celui de *Fabricius*, mais de nouvelles observations me font balancer. En prenant l'à-plomb du coin de l'inscription à gauche pour avoir le côté parallèle à celui qui est entier, on trouve dix-neuf pouces de distance entre le pied de l'R et le côté qui n'existe plus. Les lettres de cette ligne de l'inscription en comptant les intervalles, ont l'une dans l'autre deux pouces trois lignes de large; ainsi on peut placer dans les 19 pouces quatre lettres et quatre intervalles et d'autant plus que certaines lettres occupent moins de place que d'autres. On pourroit, en restaurant ce mot de *ricius* en faire *Fabricius*, mais la famille Fabricia, une des premières de Rome, avoit-elle quelques-uns de ses membres à Pompei, à cette époque? C'est ce que l'on ignore, et Scaurus n'étoit pas le surnom de cette famille illustre. Parmi l'immense quantité de noms qu'offre l'index de Gruter, on n'en trouve que quatre terminés en RICIUS; Fabricius, Imbricius, Umbricius et Castricius. Ce seroit le dernier à qui je donnerois volontiers la préférence, il est tiré d'une inscription de Bénévent; Martial (li. 6, 43, 68, li. 7, 36) adresse aussi plusieurs de ses épigrammes à Castricus, un de ses amis qui habitoit Baies; cette ville n'est pas loin de Pompei; le temps où vivoit Martial, sous Domitien, s'accorde avec l'époque qu'on pourroit assigner au Castricius de Pompei; et si ce n'est pas celui du poëte épigrammatique, ce peut-être un de ses parens. Il faut cependant avouer que l'ami de Martial se nomme Castricus; mais le retranchement d'un I est peu de chose pour un poëte qui veut faire entrer un nom dans ses vers; la poësie permet bien d'autres licences, et les antiquaires peuvent réclamer la même indulgence. On ne trouve pas le nom de Ricius dans les inscriptions; celui de Riccius Atimetus et de Riccia Nymfidia est dans une inscription de Valens, en Espagne. Gruter p. 876, 4.

Je venois de terminer cette note lorsque j'ai eu recours à l'excellente dissertation isagogique de Monsignor Rosini, qui précède le grand ouvrage sur Herculanum, et j'ai eu le plaisir d'y trouver plusieurs Castricius dans une belle inscription d'Herculanum, ce qui

une statue équestre (1). Il seroit intéressant de savoir si ces Scaurus étoient parens du fameux M. Scaurus qui, pendant son édilité, déploya une telle prodigalité, que Pline (Liv. 36 c. 24) met en doute si ces folies ne furent pas plus fatales aux mœurs de Rome, que les proscriptions de Sylla, beau-père de Scaurus. Le théâtre qu'il avoit fait construire contenoit 80,000 personnes ; il étoit orné de 3,000 statues d'airain, et parmi ses 360 colonnes il en offroit cent vingt de verre, luxe dont on n'avoit pas eu d'exemple et qui depuis n'a pas été imité. Il est probable que le Scaurus que nous ne connoissons que par cette inscription, avoit par ses bienfaits et la sagesse de son administration, mérité la reconnoissance des ses concitoyens. Ses funérailles furent célébrés avec magnificence ; l'on y donna des jeux, des chasses d'animaux, *venationes*, et des combats de gladiateurs, dont le monument nous a conservé le souvenir, et qui le rendent très-curieux.

La partie extérieure du mur d'enceinte du côté de la rue est chargée de bas-reliefs en stuc, et offre le combat de deux jeunes *bestiaires* (gladiateurs qui combattoient contre des animaux), l'un contre un ours qu'il terrasse et tue, et l'autre contre un taureau qu'il a blessé d'un javelot ; le bestiaire paroît effrayé de la fureur du terrible animal et prend la fuite ; des chiens secondent

---

peut appuyer l'opinion que j'ai avancée. Voici ces noms. Pl. XV. 3.e col. CASTRICIVS · Q · L · CRESCENS-- · C · CASTRICIVS . C · L · HERMES · pl. XVI. 3.e col. A. CASTRICIUS · A · L · FELICIO -- et il seroit possible que le CASTRICIUS · A · F · de l'inscription de Pompei, fut le fils de A. CASTRICIVS FELICIO d'Herculanum.

(1) On voit par plusieurs inscriptions rapportées dans la dissertation isagogique pag. 53. et suiv., que quelques classes des habitans de Pompei et d'Herculanum avoient été agrégées à la tribu *ménénia*, l'une des tribus rustiques des Romains.

les chasseurs et l'on en voit deux qui attaquent un énorme sanglier : un lapin, un lièvre, un loup et un cerf blessé occupent le haut du bas-relief ; on livroit ces animaux timides au plaisir du peuple qui s'amusoit à les poursuire. J'avouerai franchement que je m'étois trompé au sujet des bestiaires dans les articles insérés dans les journaux ; l'ovale de la tête de l'un d'eux, sa coîffure, dont on n'aperçoit que les restes, la jeunesse de ses formes, la rondeur et le moëlleux des contours de ses bras, la délicatesse de ses mains, et dans son ensemble quelque chose de plus gracieux qu'il ne convient à un gladiateur, tout me l'avoit fait prendre pour une femme ; et comme plus d'une fois des femmes, oubliant toute pudeur, descendirent et combattirent dans l'arène, rien n'empêchoit de croire que les Campaniens, avides de toute espèce de spectacles, eussent vu avec plaisir des femmes essayer leur courage et hasarder leur vie dans de pareils combats. Mais en examinant cette figure avec plus d'attention, j'ai reconnu mon erreur, et je m'empresse de rendre son sexe à ce gladiateur, dont les formes, le costume sont semblables à ceux de l'autre bestiaire qui est beaucoup mieux conservé.

Ces figures de deux pieds et demi de proportion ont peu de relief et le dessin en est très-médiocre ; elles sont cependant d'un assez bon mouvement ; et quoique il s'en faille de beaucoup qu'on puisse leur trouver autant de grace qu'à celles du temple d'Isis, on y reconnoît un certain air de famille, et je serois porté à croire qu'elles sont de la même époque, et peut-être de la même main à qui Popidius avoit confié la restauration du temple de la Déesse égyptienne. On feroit cependant tort au goût du sculpteur en lui attribuant des bizarreries que l'on remarque dans ces bas-reliefs. Le sang qui sort de la blessure des animaux, de celles des gladiateurs, dont

il sera question tout-à-l'heure, quelques ornemens de leurs boucliers et du reste de leurs armures, sont peints en rouge, tandis que dans tout le reste on a conservé au plâtre sa couleur ; l'on seroit tenté de rejeter cette singularité de mauvais goût sur les ouvriers qui, ayant peint en rouge les marches qui servent de soubassement au monument, se seront amusés à barbouiller ainsi les figures, que du moins le sculpteur auroit dû défendre; je ne sais si d'autres bas-reliefs antiques offrent cette particularité. Au reste, on aimoit assez à Pompei à joindre la couleur aux ornemens en relief; le fond de presque toutes les petites corniches des chambres est peint en bleu et en rouge, probablement dans l'intention de faire ressortir la blancheur des moulures.

Je ferai encore observer que la plus grande partie des bas-reliefs de ce beau monument avoit été restauré autrefois, et je dois cette remarque à M. Mazois, à qui rien n'échappe. La restauration tombée en plusieurs endroits, laisse à découvert les parties les plus anciennes; et il est à regretter qu'elles aient été retouchées : elles y ont perdu ; les contours et le travail de dessous sont plus fermes et mieux sentis que ce qui les recouvre ; le stuc en est aussi plus dur, plus lisse et beaucoup moins friable. Quelques figures qui n'avoient pas été restaurées sont sans comparaison meilleures que les autres. Ces bas-reliefs, ainsi que presque tous ceux qu'on trouve à Pompei, sont fixés sur la muraille dans leurs parties les plus saillantes, par des clous, qui malheureusement ne sont pas tous de bronze, les bas-reliefs auroient moins souffert, car le vert-de-gris nuit moins au stuc que la rouille du fer ; aussi les parties attachées avec des clous de ce métal, sont-elles les plus dégradées ; mais ce seroit une erreur de croire que la chaleur des cendres, fût pour la moindre chose dans la dégradation du

fer ou du bronze. Cette chaleur, quoique très-considérable, ne l'a pas été assez pour les attaquer et encore moins pour les fondre ou les scorifier ; des cendres ou de petites parcelles de rapillo ou de pierres ponces qui ne font pas corps entr'elles, sont loin d'acquérir le degré de chaleur de la lave liquide qui la conserve pendant plusieurs mois, tandis que les cendres se refroidissent assez promptement. Il n'y a peut-être pas eu à Pompei le moindre morceau de fer ou de bronze fondu par la chaleur, ou à qui elle ait fait changer de forme. On y retrouve intacts les médailles, les plus petits instrumens, et des feuilles de métal très-minces ; dans des endroits le plus près du sol et qui ont été recouverts de la plus grande quantité de cendres brulantes, les vases de verre n'ont presque pas souffert, et s'ils s'exfolient, ils le doivent à leur long séjour dans les cendres, et à l'action des sels qu'elles contiennent. On trouve aussi du bois, de la toile conservés malgré la chaleur ; comment des broches de fer et de bronze, métaux si réfractaires, auroient-ils pu en être altérés? étant surtout dans un endroit assez élevé et où la masse de cendres chaudes superposée étoit peu considérable. Si on voit autour des clous ou des instrumens de fer et de bronze quelque chose qui ressemble à des scories, ce ne sont que de petits morceaux de pierre ponce ou quelquefois des parcelles d'albâtre gypseux des bas-reliefs que la rouille a fixés sur le métal et à qui elle a donné sa couleur.

Les bas-reliefs dont nous venons de parler occupent la partie inférieure, ou environ les deux tiers de la muraille ; la partie supérieure forme une espèce de frise qui règne jusqu'à l'extrémité du mur et dont les bas-reliefs représentent des combats de gladiateurs. Ils devoient être assez fréquens à Pompei, les Campaniens les aimoient avec fureur ;

ils se plaisoient à voir le sang de ces malheureuses victimes de leurs plaisirs, ruisseller dans leurs salles de festin, et ce fut d'eux que les Romains prirent cette coutume barbare; les cris, le tumulte des combattans mêlés au son des instrumens, aux plaisirs, au délire de Bacchus et de Vénus, leur paroissoient le plus voluptueux spectacle. Des inscriptions trouvées autrefois à Pompei annonçoient le combat de vingt couples de gladiateurs dans l'amphithéâtre. On compte dans notre bas-relief dix-sept figures; cette suite intéressante nous offre presque toutes les espèces de gladiateurs; leurs armes et leur costume les font reconnoître; on en seroit encore plus certain si le temps n'avoit pas effacé en grande partie les noms qui étoient peints en noir auprès des figures; on en déchiffre cependant quelques-uns, que M. Millin a recueillis et dont il a tenté l'explication (1).

---

(1) Il seroit à desirer, pour l'exactitude de ces explications, que M. Millin eût eu moins de confiance en son dessinateur, et qu'il eût verifié lui-même les inscriptions; ses yeux exercés ne l'auroient pas trompé. Plusieurs lettres ont été omises, et les inscriptions ne sont pas toutes à leur place. Il y a encore dans le dessin du bas-relief d'autres inexactitudes très-considérables, échappées au dessinateur, habile du reste, mais qui peut-être n'a pas l'habitude de dessiner des bas-reliefs en mauvais état. Voici les noms, tels, du moins, que je les ai pu déchiffrer.

A la première ligne en grande partie effacée et en caractères d'une mauvaise forme :

MVNERE — . . . . . AMPLIATI · P · (ou D) F · SVMMO

M.r Millin croit qu'il y avoit QVINTI entre *munere* et *Ampliati*, et les restes des lettres paroissent indiquer cette restauration. D'après ce que j'ai dit sur l'inscription du monument, je ne puis m'empêcher de penser que cet Ampliatus ne fut que chargé de donner ou de diriger les jeux funèbres à l'honneur de Castricius Scaurus; ce nom se présente plusieurs fois dans les inscriptions, et on le trouve sur des amphores de terre grossière et sur des tuiles de Pompei, ce qui peut autoriser à penser que ce n'étoit pas une des premières familles

En parcourant le bas-relief, ces deux gladiateurs à cheval qu'on voit à gauche sont peut-être les *Andabates* qui com-

---

de cette ville. Les noms que l'on voit à côté de chaque gladiateur, sont plus petits que ceux de la première ligne; quant à la forme des lettres on sait que l'écriture cursive est bien différente des caractères gravés à la même époque et n'a pas la même régularité. Les I, les L et les T de ces noms se ressemblent tellement qu'il n'est presque pas possible de les distinguer, ce n'est que leur position dans les mots qui les fait reconnoître; le T et l'I du nom d'Atimetus d'une inscription gravée de Pompei, sont absolument semblables. (Voyez pl. 4 quelques mots de l'inscription des gladiateurs, je les ai calqués avec soin et on peut se fier à leur exactitude.)

Noms à côté des gladiateurs : on n'a pas pu conserver la distance de chacun de ces fragmens.

BEBRYX · IVI · (ou IVL, ou TVL, ou TVT) XV · V · NOBILIOR · IVI · XII ---- IVI · XV ---- MI ---- IB · XXX · V · -- SVS · IVI · XV · M · O (le *théta* grec) · HIPPOLYTVS · XV · V --- CA · · · TVS · IVI · VI --- NITIMVS · IVI · V --- A · IVI · M ·

Je n'ai jamais pu lire autre chose que NOBILIOR · M. Millin lit NOBIL · FOR · IVL · XII · Nobilis de Forum-julii ou Fréjus a vaincu douze fois, ce qui s'accorderoit avec le Bebrix qu'on peut croire de la gaule Narbonnoise; en admettant cette explication, et en lisant IVL par tout, tous les gladiateurs auroient été de Fréjus, et tous vainqueurs, ce qui n'est guère probable. Quelqu'un se prépare à donner une autre interprétation de ces lettres. Au reste on ne pourra plus consulter les mots NOBILIOR · IVI · XII · dans l'original, le stuc est tombé et les a fait entièrement disparoître. Ces mots ont été lus BEBRIX – et NOBILTON par un savant qui veut absolument que ce soit les noms de gladiateurs anglais. Ces discussions, sur des choses de fait, sont propres à dégoûter des antiquités et de leurs interprétations, ceux qui n'ont pas une vocation bien décidée. M. Millin explique, et probablement avec raison, l'M. et le *théta*, par la mort d'un Mirmillon, gladiateur gaulois. Le *théta* étoit un signe de mort; on trouve cette lettre employée sous ce sens dans des inscriptions sépulcrales; dans Martial li. 7. ep. 36; et il me semble avoir lu quelque part que, dans certains tribunaux de la Grèce, les juges condamnoient à mort en écrivant un *théta* à la suite du nom de l'accusé, et en jetant ce signe funeste dans l'urne du scrutin.

battoient

battoient à cheval ; armés de toutes pièces et coiffés de casques dont la visière rabattue n'avoit pas d'ouverture pour les yeux, ils se portoient des coups au hasard : cette manière de se battre avoit donné lieu à plusieurs proverbes. Cependant d'après de nouvelles observations et d'après ce que je viens de lire dans la dissertation de M. Millin, je ne tiens pas à mes andabates, sur lesquels on n'a, comme il le remarque très-bien, que des notions vagues, rapportées par J. Lipse sans beaucoup de critique ; d'ailleurs quoique une des têtes de ces gladiateurs soit entièrement abîmée, et que l'autre ne soit pas en bon état, on voit, en y regardant de près, que ces casques avoient des ouvertures pour les yeux ; dès-lors ils ne conviennent plus aux andabates, mais à d'autres gladiateurs, qui combattoient à cheval. Les casques des personnages de ce bas-relief, et, à l'exception de trois, ils en ont tous, offrent une singularité assez remarquable et que je ne puis parvenir à expliquer ; l'une des ouvertures des yeux est ronde et assez grande, l'autre a la forme d'un petit grillage, tantôt rond, tantôt carré, et placé chez les uns devant l'œil droit, et devant l'œil gauche chez les autres ; si ce petit grillage étoit toujours à droite on pourroit croire qu'il servoit à protéger l'œil de ce côté, le gauche pouvant rester couvert par le bord du bouclier, et de cette manière le gladiateur eût eu la facilité d'observer avec plus de sûreté les mouvemens de son adversaire. Pourroit-on supposer que la position de ce grillage variât, lorsque le gladiateur étoit gaucher ? On admettra peut-être cette interprétation, lorsqu'on saura qu'un des gladiateurs tue son adversaire de la main gauche ; le mauvais état du casque n'a pas permis de voir de quel côté étoit la petite grille de la visière. Les formes des casques sont assez variées, quelques-uns portent de beaux cimiers et ont sur les côtés des ailes

ou des plumes, comme en offre une grande quantité de casques des vases peints. Les visières sont *toutes* baissées, et font à-peu-près le même effet que celles de nos anciens chevaliers ; elles s'abaissoient de même par le moyen de charnières et différoient en cela de celles de casques plus anciens qu'on portoit un peu en arrière, et la visière en l'air ; l'on étoit obligé de changer la position du casque et de le rabattre sur les yeux tout entier, lorsqu'on vouloit se couvrir le visage, ce qui se voit dans les peintures de plusieurs vases antiques et par la forme même des casques que nous ont conservés des statues, des bas-reliefs et des médailles où l'on a ménagé, dans la visière qui n'est pas mobile, l'ouverture des yeux, la place pour le nez et une fente verticale pour respirer ; les casques du bas-relief ont aussi cette fente ; on en a trouvé de pareils ou à peu de chose près à Pestum et dans d'autres fouilles.

Il seroit difficile de parler de la forme des épées, il n'en reste *aucune entière*. Les boucliers sont ou ronds comme la *parma* de la cavalerie, ou longs en forme de tuiles creuses comme le *Scutum* ; il y en a aussi d'une autre forme, dont il sera question plus bas ; quelques-uns portent des ornemens, parmi lesquels on distingue des néréides, dont les contours ne sont qu'indiqués et gravés sans relief, on ne peut les apercevoir qu'en s'approchant de très-près. A l'exception des deux cavaliers dont les manteaux cachent la ceinture, tous les gladiateurs ont des *subligacula*, espèce de ceinture qui retombe entre les cuisses, est relevée sur les côtés et forme par devant un petit tablier triangulaire orné de franges ; le ceinturon de métal est garni de boutons et d'ornemens. Le haut du corps est nud, ou s'il ne l'est pas, il n'est recouvert que d'une cuirasse légère ; deux des gladiateurs ont la poitrine revêtue de bandes qui

se réunissant en un seul point, un peu au-dessous du sein droit, vont en s'élargissant en forme d'éventail jusques sur les épaules et sous les bras; elles sont fixées au-dessous de la poitrine par une large bande. Quelques chaussures garantissent toute la jambe, d'autres ne sont que de petits brodequins lacés sur le devant; ils ne montent que de quelques doigts au-dessus de la cheville et laissent le pied à découvert; leurs ornemens montrent que le costume des gladiateurs étoit recherché dans toutes ses parties. Leurs bras droits sont protégés par des bandes transversales rentrant l'une sous l'autre comme des écailles et qu'on peut croire de métal, on n'en voit pas au bras gauche que couvroit le bouclier. (Voy. la pl. 2.)

Le nom de *Bebrix* écrit près d'un des cavaliers, indique ou un gladiateur *thrace*, (La Propontide, qui baignoit une partie des côtes de Thrace, étoit quelquefois surnommée mer bébricienne), ou un gladiateur Gaulois. (un peuple de la gaule narbonnoise près des Pyrénées se nommoit Bébrices, suivant Lycophron et Tzetzès.) On trouve ce nom de Bebrix dans une inscription de Gruter. Deux autres gladiateurs ont déjà combattu; près d'eux un *Mirmillon* blessé paroît demander la vie, un genou en terre, il lève le doigt pour implorer la pitié du peuple. Le gladiateur qui vient ensuite, saisit de la main droite par la tête celui qu'il a vaincu et qui est à ses genoux, et de la main gauche il lui enfonce son épée dans la poitrine; le Mirmillon vaincu, mais rempli de courage paroît se précipiter sur le coup qui lui donne la mort. Ceux qui sont près de ce groupe doivent être des *rétiaires*, ils n'ont pas de casque, et sont armés d'un trident pour frapper leur antagoniste le *secutor*, et l'on aperçoit à peine une partie du filet dont ils cherchoient à l'envelopper. Les *rétiaires* ont suspendu leur combat, l'un d'eux pousse par les reins

le gladiateur à qui l'on arrache la vie, et semble vouloir lui rendre ses derniers momens moins pénibles et l'aider à mourir, en faisant entrer plus avant l'épée dans son sein ; c'est un triste et dernier devoir. Parmi les autres gladiateurs il est facile de distinguer ceux qui jusqu'au temps d'Auguste furent nommés *Samnites*, et auxquels, en haine de cette nation, les Campaniens avoient donné ce nom, que l'on changea depuis en celui d'*Oplomaques*. Ordinairement leur armure étoit très-riche ; celles-ci paroissent l'être ; leur casque étoit orné d'un panache ; ils se couvroient d'un bouclier long, large par en haut et qui se rétrécissoit vers le bas ; leur jambe gauche, celle que dans le combat ils portoient en avant, étoit garantie par l'*ocrea* espèce de bottine de bronze ; et une éponge placée sur la poitrine leur servoit de cuirasse. Telle est la description de l'armure des Samnites que nous donne Tite-Live, et que nous offre notre monument, à l'exception de l'éponge que l'on ne voit pas sur la poitrine des gladiateurs ; peut-être n'avoient-ils pas adopté tous ce genre de cuirasse. Il y a à Pompei un autre gladiateur qu'il n'est pas facile de trouver, vu sa petitesse, à moins d'en être averti, et qui ne laisse pas d'avoir de l'intérêt, malgré la barbarie de son dessin. C'est une petite figure de deux pouces de haut, gravée bien maigrement et sans doute avec un clou ou la pointe d'un couteau, par quelque soldat ou un gladiateur, sur le stuc rouge de la neuvième colonne de gauche du quartier des soldats en venant du théâtre. Cette petite figure doit être un gladiateur samnite, et l'on y retrouve tout ce que leur attribue la description de Tite-Live, et ce qu'on voit dans le bas-relief ; le morceau carré attaché sur la poitrine par quatre courroies, pourroit-être l'éponge ; les trois ou quatre petits traits qui sont au-dessous du genou droit n'y ont pas

été mis au hasard, ce sont des bandelettes que portent à la même place les gladiateurs du bas-relief, et qui devoient avoir quelque but d'utilité; peut-être sont-ce des bandes pour étancher le sang ou pour bander des blessures légères (Voy. fig. 2). On doute quelquefois de l'authenticité ou de l'antiquité de cette mauvaise petite figure; mais quand il ne seroit pas sûr qu'elle a été conservée avec respect depuis sa découverte, elle me paroîtroit incontestable, et je ne sais si même un antiquaire, qui n'eût pas connu le tombeau nouvellement déterré, eût pu la faire avec autant d'exactitude, et sans omettre des details. Les personnes qui ne savent pas dessiner, cherchent cependant à indiquer tout; un hussard qui en charbonne un autre sur une muraille, n'oubliera pas une courroie, une boucle, un bouton de son équipement ou de celui de son cheval, et ce dessin grossier pourroit être très-utile à un dessinateur qui n'auroit jamais vu de hussard; un bon matelot en feroit autant d'un vaisseau; et c'est certainement un soldat, ou un gladiateur ancien, qui s'est amusé à nous laisser sur cette colonne un essai de son talent. S'il eût écrit d'une manière un peu plus lisible, l'inscription très-fine qui est au-dessus de son gladiateur, pourroit nous apprendre le nom de celui dont il a prétendu faire le portrait. La figure première des planches offre la copie exacte du chef-d'œuvre du soldat pompéien; on trouve sur la muraille du passage qui de la rue de l'Odéon conduit au grand théâtre, des figures de gladiateurs plus grandes et beaucoup plus grossièrement faites, mais où l'on parvient cependant à reconnoître les mêmes armes et le même costume.

Mais revenons à notre bas-relief; un gladiateur fuit devant son ennemi et cherche en vain à exciter la pitié du peuple, il va sans doute recevoir la mort, qu'il n'a pas su affronter avec courage. La partie du bas-relief

qui est au-dessus de la porte, se compose de cinq figures d'une meilleure exécution que les autres et qui avoient été moins restaurées ; aussi ont-elles mieux resisté aux injures du temps et sont d'un assez bonne conservation. Sur la droite un gladiateur tombe frappé d'un coup mortel, que vient de lui porter dans la gorge son adversaire atteint lui-même de plusieurs blessures ; un autre gladiateur a laissé tomber ses armes, il s'avoue vaincu, et lève la main pour demander la vie ; son antagoniste, à qui on a peut-être permis d'en disposer, ne paroît pas disposé à la lui accorder, il est sur le point de le frapper ; mais le laniste lui retenant le bras, cherche à émouvoir sa pitié et à obtenir la vie du malheureux vaincu. C'est ce groupe, le mieux conservé de tout le bas-relief, que j'ai choisi pour faire connoître le costume des gladiateurs et le style des figures de ce monument.

Nous passerons au tombeau suivant. C'est une tour ronde, de briques, revêtues de stuc blanc, où l'on a figuré des pierres. Elle a environ 15 pieds de haut. A l'exception de la partie supérieure, ce monument est bien conservé; on y monte par un petit escalier ; les urnes cinéraires, encastrées dans les trous du *columbarium* circulaire et terminé en voûte, sont d'une terre grossière comme la plupart de celles que l'on trouve dans ces tombeaux ; elles renferment encore quelques cendres et des ossemens que le feu n'avoit pas consumés. Le monument ne porte pas d'inscription ; on l'eût peut-être placée, ainsi qu'un bas-relief, dans une cavité ménagée dans le mur extérieur.

Les tombeaux que nous venons de visiter ne sont que de tuf ou de stuc ; les deux qui les suivent, en grande partie de marbre blanc, sont enrichis d'ornemens d'un bon style, bien refouillés, et d'un bel effet ; leur partie supérieure est terminée par des enroulemens de feuilla-

ges, tels qu'on en voit à plusieurs tombeaux, à des lectisternes, et qui forment des espèces de coussins à leurs extrémités. Le premier de ces monumens n'a de porte ni à son enceinte, ni dans son soubassement; on croyoit qu'il avoit été fermé et enduit de stuc, lorsque le *columbarium* n'avoit plus de place vide, et que c'étoit une précaution qu'avoit prise le propriétaire pour ne pas être dérangé chez lui; pour s'en assurer, on a cherché à y pénétrer par-dessous, et l'on a trouvé qu'il étoit massif, ce n'étoit qu'un tombeau honorifique. Le mur du fond de l'enceinte est surmonté d'un fronton orné de très-jolies moulures, deux victoires ailées, en bas-relief et qui volent, soutiennent un encadrement, dont la table de marbre étoit destinée à une inscription qui n'y a jamais été gravée; le marbre en est très-uni et n'a pas souffert de l'action de la chaleur; elle eût attaqué bien plus facilement les stucs qui ont conservé toute la fermeté de leurs moulures et des ornemens dans les parties conservées, si quelques-unes sont dégradées c'est à l'humidité que l'on peut l'attribuer. Les ornemens de ce tombeau sont d'autant plus curieux, qu'ils servent à expliquer des inscriptions sur lesquelles on n'avoit eu jusqu'à présent que des notions très-vagues. On avoit trouvé plusieurs fois l'honneur du *Bisellium* accordé à différentes personnes, et on avoit discuté ce que pouvoit être ce Bisellium, qui a donné lieu à plus d'un ouvrage, cités dans la dissertation de M. Millin. Il n'y a plus lieu de douter lorsqu'on a vu ces tombeaux; leurs inscriptions attestent que l'honneur du Bisellium fut décerné à C. Calventius Quietus, et à C. Munatius Fanstus, et les sculptures nous donnent la figure du *Bisellium*. On voit au premier coup-d'œil, qu'il faisoit jouir du privilége d'être assis seul, dans les assemblées publiques, sur un siége qui auroit pu contenir deux personnes. Le *Bi-*

sellium du premier tombeau est très-beau ; (Voy. fig. 3.) l'autre l'eût été de même si on l'avoit terminé. C'est un siege assez long, sans dossier et sans bras, dont les pieds sont richement ornés, et sur lequel est un coussin assez mince, orné de franges, et qui retombe des deux petits côtés du *Bisellium* ; enfin cet honneur consistoit à être assis sur un très-grand tabouret, et l'on voit par ces inscriptions, qu'il étoit accordé par les Décurions avec le consentement du peuple. Les deux personnages dont nous nous occupons l'avoient obtenu pour leur munificence et les services qu'ils avoient rendus. Ils étoient tous les deux Augustaux, titre qu'on donnoit non-seulement à des prêtres d'Auguste ou de ses successeurs, mais aussi quelquefois aux personnes considérables des colonies et des municipes, et qui formoient une classe intermédiaire entre les Décurions et le peuple. Voici les deux inscriptions dont on vient de voir le sens.

1.er Tombeau.

C. CALVENTIO. QVIETO.
AVGVSTALI
HVIC. OB. MVNIFICENT. DECVRIONVM
DECRETO. ET. POPVLI. CONSESV. BISELLII·
HONOR. DATVS. EST. (*Consesu* pour *Consensu*)

2.e Tombeau.

NAEVOLEIA. Ī. LIB. TYCHE. SIBI. ET
C. MVNATIO. FAVSTO. AUG. ET. PAGANO.
CVI. DECVRIONES. CONSENSV. POPVLI.
BISELLIVM. OB. MERITA. EIVS. DECREVERVNT.
HOC. MONIMENTVM. NAEVOLEIA. TYCHE. LIBERTIS. SVIS
LIBERTABVSQ. ET. C. MVNATI. FAVSTI. VIVA. FECIT.

La

La première inscription ne dit pas qui avoit élevé ce beau monument à C. Calventius ; mais on sait par celle du second que l'affranchie Naevoleia Tyche avoit fait construire, de son vivant, ce tombeau pour y renfermer ses cendres et celles de C. Munatius Faustus, et de leurs affranchis des deux sexes. Cette formule se trouve dans un grand nombre d'inscriptions, ainsi que les noms de Calventius, de Munatius, de Naevoleia, communs à plusieurs personnages. Quoique le mot de *Patronus* ne soit pas dans l'inscription, il est probable que Munatius avoit été le maître de Naevoleia, qu'il l'avoit enrichie et qu'il s'étoit acquis de grands droits à sa reconnoissance. Cette inscription est en assez mauvais état et ne se lit pas sans quelque difficulté. Si je ne me trompe, j'ai trouvé une sœur de cette Naevoleia Tyche ; et je croirois que l'I̅, qui suit son nom, indique qu'elle étoit la première sœur ou l'aînée de Julia Tyche dont on voit la pierre sépulcrale dans une petite enceinte carrée qui est à côté du tombeau de Scaurus. La barre supérieure est si effacée qu'on ne peut en répondre ; Gruter explique cette sigle I̅. par, sœur aînée ; il n'en fournit qu'un exemple p. XXIV. 4 ; il paroît qu'on peut ajouter celui-ci, à moins que l'I. L. ne signifiât *Iuliæ Liberta*, et que Naevoleia Tyche ne fût affranchie de Julia Tyche : Voici l'inscription de cette dernière

IVNONI

TYCHES · IVLIAE

AVGVSTAE · VENER

consacré à Junon, protectrice de Julia Tyche, et à Vénus Auguste ; on donne ce titre à la Déesse de la beauté dans plusieurs inscriptions. Celle-ci est sur une

pierre sépulcrale, comme on en voit plusieurs à Pompei; la partie inférieure carrée est surmontée d'une espèce de boule sciée par le milieu et qui de loin paroît être une sphère placée sur un cippe. M. Millin a cru y trouver une allégorie, et cette sphère devoit désigner la fatalité; mais il auroit changé d'avis s'il eût regardé le revers de ces pierres; des cheveux et des tresses arrangées de différentes manières, et dont quelques-unes reviennent même sur le devant de la pierre, indiquent clairement que ce n'est autre chose que la silhouette grossière d'une figure humaine vue de face, et dont on a applani le côté de devant pour y placer l'inscription. Ces pierres ont de grands rapports avec celles dont les Turcs ornent leurs cimetières, et qui sont terminées par un turban ou quelque autre coiffure. (Voy. la planche 5, fig. 17, 18, 19, 20 et 21.)

On a pu remarquer que les habitans de Pompei ne montrent pas beaucoup de sensibilité dans leurs inscriptions sépulcrales; on n'y trouve aucun de ces regrets touchans, aucune de ces expressions tendres qui adoucissoient et consacroient la douleur : *que la terre te soit légère; que tes os reposent mollement; puisse ton tombeau se couvrir de roses*; et tant d'autres formules que les recueils d'inscriptions offrent en foule et qui sont remplies d'idées agréables; les inscriptions que l'on doit encore découvrir à Pompei, la justifieront peut-être de ce reproche. Sur une des faces de l'autel qui couronne le monument est sculpté un vaisseau qui porte une voile carrée, et telle qu'on en voit à un navire des peintures du temple d'Isis, conservées à Portici; un homme est au gouvernail; on le reconnoît à ses cheveux courts, à sa tunique qui descend à peine jusqu'aux genoux; le bras gauche de cette petite figure est cassé, mais on aperçoit encore sa direction, il devoit tenir le timon du gou-

vernail dont il reste quelque trace. Ce vaisseau est ponté et très-curieux ; toutes ses parties sont bien distinctes ; on y voit la chénisque ou le col d'oie surmonté d'une espèce d'enseigne ; ce qui s'avance au-delà de la poupe paroît être creux et pouvoit servir de magasin. Une tête de Minerve orne *l'aplustre* ou *l'acrostole*, car on n'est pas bien d'accord sur la position de ces ornemens, et ce qu'on voit ici n'est peut-être que la tablette où l'on inscrivoit ordinairement le nom du bâtiment, et où l'on peignoit des yeux. Il est à remarquer que la proue et la poupe du vaisseau du bas-relief, diffèrent beaucoup de celles de tous les navires des peintures antiques, ou des médailles et de la colonne rostrale. C'est un autre genre de vaisseau qui n'est pas destiné à la guerre ; aussi n'est-il point armé de ce terrible éperon ou rostre, si redoutable dans les combats. On attachoit probablement des banderolles à la pique qui est à l'avant, et la demi-sphère qui est au-dessous, figure peut-être les boucliers qu'on suspendoit quelquefois aux navires. La manière dont on carguoit ou serroit la voile est assez singulière, et devoit être sujette à bien des inconvéniens dans de gros temps. On la relevoit comme un rideau par des cordes attachées dans sa partie inférieure et qui, après avoir passé dans des anneaux fixés à la vergue, redescendoient et venoient se réunir et se lier à une pièce de bois élevée et percée de plusieurs trous. Comme le bâtiment est assez profond, il est possible que les balustrades qui règnent dans son bordage fussent à jour, et qu'on les ouvrît de même que nos sabords, lorsque le temps le permettoit ; ou peut-être ces ouvertures étoient-elles destinées à laisser passer les rames. Des enfans ou plutôt de petits génies nus montent dans les cordages, ou tirent sur une poulie de la même manière qu'on le pratique encore aujourd'hui dans le midi de la Méditerranée, et la poulie est attachée de même ;

deux autres petits marins carguent la voile, l'on arrive au port, elle est devenue inutile. Ce vaisseau n'est peut-être qu'un emblème de la vie ; balloté, tourmenté par mille tempêtes, navigant à travers les écueils, on ne jouit du repos que dans son dernier asile. (Voy. la pl. 3, la réduction est de 3 pouces pour le pied.) Un autre bas-relief, assez mal conservé, représente quelque cérémonie funèbre dont les personnages sont vêtus à la romaine, il n'a rien de particulier ; un enfant immole ou consacre un oiseau sur un autel.

En entrant dans l'intérieur du colombarium on l'a trouvé parfaitement conservé et n'ayant pas même souffert de l'humidité ; il est très-petit et n'a environ que six pieds en carré, les murs sont grossièrement recrépis de chaux et de pouzzolane, et il n'y a, pour placer les urnes, que deux rangs de petites niches dont l'un est à ras de terre. L'une de ces niches est beaucoup plus grande que les autres, ainsi que l'urne qui y étoit ; et à la quantité de cendres et d'os qu'elle contenoit, il est facile de voir que c'étoit les restes de plus d'une personne ; peut-être ceux de Naevoleia avoient-ils été confondus avec les cendres de Munatius ; unis pendant leur vie, ils n'avoient pas voulu que la mort les séparât. Quatre des urnes fermées d'un simple couvercle ne sont que de terre grossière. Il y en avoit trois grandes en verre renfermées dans des vases, ou des caisses de plomb munies d'un couvercle ; l'un de ces vases a presque la forme d'un œuf, le dessus de l'autre est garni d'une anse pour l'enlever. Les urnes ont à-peu-près quinze pouces de haut et dix de large, leur ventre est fort renflé ; au col, beaucoup plus étroit, s'adapte un couvercle de verre qui n'a qu'un petit trou dans sa partie supérieure, et qui étoit luté avec du plâtre, dont il y avoit encore quelque reste dans un petit pot. De chaque côté et

vers le haut des urnes, s'élèvent de doubles anses qui ont la forme d'une M très-épâtée et s'arrondissant par le haut. (Voy. la pl. 5.) On vient de découvrir à Cumes des tombeaux où l'on a trouvé des lampes communes, quelques petites fioles, et une urne de verre pareille à celles dont il est question ici. Si l'on ne craignoit d'encourir le reproche de recherches subtiles, on iroit jusqu'à dire que les anciens, qui avoient beaucoup de goût pour l'allégorie, vouloient nous rappeler notre fragilité en confiant ainsi leurs tristes restes à des vases d'une matière qui en est l'emblème : l'urne de verre existe encore dans toute sa beauté, et l'on ignore si celui qu'elle renferme étoit un homme puissant ou son affranchi. (Voy. la pl. 6.)

Ce qui a paru le plus curieux dans l'intéressante découverte faite à Pompei, c'est de l'eau qui recouvroit entièrement, et jusqu'à l'ouverture du vase, les cendres qui y étoient contenues; tandis qu'elles sont toujours sèches et en poudre dans les urnes de terre, ou de marbre, qui sont les seuls vases cinéraires trouvés jusqu'à présent. Cette particularité mérite de fixer l'attention et d'exercer la sagacité. Mais il me vient une idée que je ne donne que pour une foible conjecture; ces vases de verre sont extrêmement minces; ne pouvoit-on pas craindre, en y mettant les cendres et les ossemens très-chauds et tels qu'on les retiroit du bûcher, qu'ils ne fissent éclater le verre; on auroit alors, par précaution, rempli les vases avec de l'eau qui les a garantis, en enlevant aux cendres leur chaleur; l'on sait d'ailleurs que souvent on répandoit du vin ou d'autres liqueurs sur les restes du bûcher. Dans l'une des urnes l'eau est sans goût, claire, et laisse parfaitement voir les ossemens et les cendres; la liqueur de l'autre urne, d'un brun chaud assez foncé, ressemble à la couleur du café bien cla-

rifié ; ni l'une ni l'autre de ces liqueurs n'a la moindre odeur, et l'on ne trouve à l'eau brune qu'un goût un peu fade et approchant de la saveur de l'eau de lessive. Qui a pu donner cette couleur à la liqueur ? La doit-elle à la décomposition des matières animales, ou des sels contenus dans les cendres et les os ? Mais les liqueurs des deux urnes devroient alors être semblables. Sera-ce quelque morceau de métal ou des médailles qui auront coloré cette eau ? N'est-ce que de l'eau, ou bien quelqu'autre liquide mêlé de parfums dont on a fait une libation sur les cendres, ce qui avoit souvent lieu ? L'on n'a pas encore aprofondi ce fait curieux, sur lequel la chimie pourra nous éclairer. Mais quelle que soit la nature de cette eau, il n'est pas possible de douter de son antiquité. On conçoit d'abord qu'elle ait pu parfaitement se conserver pendant un laps de temps si considérable, n'étant exposée à aucune évaporation, ce dont l'ont garantie la masse de terre qui recouvroit le tombeau, le couvercle de l'urne de verre et le vase de plomb qui la contenoit. Il est de même impossible qu'il se soit introduit une seule goutte d'eau dans l'urne depuis le moment où elle a été déposée dans le tombeau. Ainsi l'on peut en conscience, et sans scrupule, croire à l'antiquité de cette liqueur. Au reste ce n'est pas le premier exemple d'eau conservée ainsi depuis plusieurs siècles. L'on voit aux Studj ou musée de Naples, une clef de réservoir en bronze, très-grande, qui servoit aux conduits des eaux de thermes antiques de l'île de Ponza ; il y est resté de l'eau qui, se trouvant bouchée hermétiquement, s'y est conservée ; on l'entend battre dans la cavité de la clef, lorsqu'on l'agite fortement. Cette machine étant couverte d'une patine qui a la dureté du métal, et a fait un seul corps du robinet et des tuyaux, à moins de détruire ce morceau curieux, il seroit impos-

sible de l'ouvrir et de savoir dans quel état est l'eau qu'il renferme. J'ai presque oublié de dire, qu'auprès de chaque urne étoit une ou deux lampes de terre rouge, très-ordinaires, et qu'il y en avoit plusieurs en réserve dans un coin du tombeau ; chaque mort avoit sa monnoie de bronze qui devoit adoucir l'avare et inflexible Charon, et payer le passage de cette barque fatale où nous devons tous passer. Une partie de ce qu'on a trouvé dans ce tombeau sera remis à la même place et conservé soigneusement, pour ne rien diminuer de l'intérêt qu'inspirent ces précieux restes de l'antiquité.

Ce n'étoit pas tout d'avoir un tombeau pour soi et pour les siens, on pensoit encore chez ces bons anciens à traiter, le mieux possible, ceux qui vous accompagnoient à votre dernière demeure et venoient vous y dire un éternel adieu, l'*aeternum vale* ; aussi Naevoleia y a-t-elle songé, et l'on trouve à côté du tombeau une petite enceinte dont les murs sont ornés de peintures ; des lits, qui, de trois côtés, entourent une table, forment le *Triclinium* où se donnoit, entre les parens et les amis, un repas funèbre, nommé *Silicernium*. On n'y fêtoit les morts que lorsqu'il faisoit beau, car cette enceinte étoit découverte ; un trou, que l'on voit dans une pierre à terre devant la table, pouvoit servir à placer ou une statue de quelque divinité, ou l'effigie de la personne, dont on venoit de faire les funérailles ; on pleuroit celle que l'on avoit perdue ; chacun à l'envi célébroit ses louanges, des libations couloient à son honneur, et peut-être quelquefois, et sans qu'on s'en aperçût, oublioit-on, en couronnant les coupes, que l'on s'étoit réuni pour répandre des larmes.

Auprès de ce tombeau et dans cette partie de la rue, on trouve plusieurs inscriptions sépulcrales qui n'offrent rien d'intéressant. Les voici : sur le mur et dans la

petite enceinte entre les tombeaux de Calventius et de Naevoleia

NISTACIDIO · HELENO

PAG · PAG · AVG

NISTACIDIO · IANVARIO

MESONIAE · SATVLLAE · IN · AGRO

PEDES · XV · IN · FRONTE · IIDES (pour PEDES) XV

le PAG · PAG · AVG · signifie que Nistacidius étoit habitant ou paganus du faubourg de Pompei, nommé Pagus Felix Augustus, nom qu'il prit de Sylla ou d'Auguste. Il paroît que c'est le faubourg où sont les tombeaux; mais on ne connoît pas positivement sa situation et encore moins ses limites. (Voy. la dissertation isag. p. 80.)

ISTACIDIAE · SCAPIDI · l'N manque.

Cette inscription est sur une des pierres dont j'ai parlé; un petit vase de terre, large de trois pouces, et de dix de profondeur, enfoncé en terre devant ce simple monument, étoit probablement destiné à recevoir les modestes offrandes des parens et des amis, quelques fleurs ou des branches d'arbres. (Voy. la pl. 5.)

NISTACIDIVS

HELENVS · PAG.

Dans l'enceinte du tombeau de Naevoleia et de Munatius

C · MVNATIVS

ATIMETVS · VIX.

ANN · LVII.

c'étoit

c'étoit peut-être le frère ou le père de C. Munatius Faustus.

Dans la rue à droite, à plus de dix pieds de terre, une inscription sur une plaque de marbre encastrée dans une maçonnerie *d'incertum*.

N · VELASIO · GRATO

VIX · ANN · XII·

Sur les tombeaux de la famille de l'affranchi Arrius Diomèdes, vis-à-vis la maison de campagne, qu'on peut croire lui avoir appartenu.

1.

M. ARRIO

PRIMOGENI.

2.

M. ARRIVS · J · L · DIOMEDES

SIBI · SVIS · MEMORIAE

MAGISTER · PAG · AVG · FELIC · SVBVRB·

La sigle qui suit le nom d'Arrius, n'est pas un C retourné, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais elle a plutôt la forme d'un J mal fait, ainsi que me l'a fait remarquer M. Mazois; c'est un I pointu par le bas et recourbé, une espèce de grande virgule.

3.

ARRIAE · M · F

DIOMEDES · L · SIBI · SVIS

4.

ARRIAE · M · F·

VIII.

Les deux tombeaux qu'il nous reste à voir ne nous retiendront pas long-temps. Ils sont à droite de la rue; le premier, aussi entier que s'il venoit d'être fini, n'est pas un columbarium, il est massif et paroît plutôt un monument honorifique, qu'un véritable tombeau où dussent reposer les cendres de celui à qui on le consacroit. Sa forme est celle d'un beau et grand piédestal de quinze pieds de haut, dont le socle porte sur une base élevée, et qui a à-peu-près le tiers de la hauteur totale. La corniche est surmontée d'une plinthe et de ces enroulemens, de feuilles de laurier dont j'ai parlé, et qui sont ornés à leurs extrémités par des belles rosaces. La ressemblance de ces tombeaux avec les lectisternes ne pourroit-elle pas faire croire que, comme ceux-ci, ils étoient aussi destinés à recevoir les statues des Dieux dans certains jours solennels? Ce monument d'un travertin très-fin, est remarquable par la grandeur et la beauté de ses pierres; la même inscription est répétée sur les deux côtés qui forment l'angle de deux rues. Elle peut faire espérer un temple de Cérès; car c'est Alleia Decimilla, prêtresse publique de cette Déesse, qui, sur le terrain accordé par le peuple, a élevé ce monument à son mari M. Alleius Luceius Libella, Edile, Duumvir, préfet pour la 5e fois; et à son fils M. Alleius Libella, Duumvir, qui lui fut enlevé à la fleur de son âge, et lorsqu'il faisoit concevoir les plus douces espérances, ayant mérité, à 17 ans, d'être un des premiers magistrats de Pompei. Voici cette inscription qui est de la plus belle conservation.

M. ALLEIO. LVCCIO. LIBELLAE. PATRI. AEDILI.

II. VIR. PREFECTO. QVINQ. ET. M. ALLEIO. LIBELLAE. F.

DECVRIONI. VIXIT. ANNIS. XVII. LOCVS. MONVMENTI.

PVBLICE. DATVS. EST. ALLEIA. M. F. DECIMILLA. SACERDOS.

PVBLICA. CERERIS. FACIVNDVM. CVRAVIT. VIRO. ET. FILIO.

Dans une des inscriptions le dernier mot est écrit FILO.

Le second tombeau étoit fort grand et devoit être intéressant par ses bas-reliefs en plâtre, mais leur mauvais état ne permettroit que de vaines conjectures; comme il s'élève à une grande hauteur dans les cendres, et que son sommet étoit près de la terre végétale, il est naturel qu'il ait été endommagé par les arbres, les vignes qui couvrent ce terrain, et par les trous profonds que l'on a faits pour les planter; on aperçoit encore les jambes et le bouclier d'un guerrier presque de grandeur naturelle, et debout près de son cheval. Le monument étoit entouré, dans sa partie supérieure, de petits pilastres en plâtre et d'ornemens qui représentoient un grillage en losange. Il est probable que ce tombeau étoit surmonté d'une statue, car on peut croire que le grand fragment d'une statue d'homme trouvé dans les cendres qui le recouvroient, et vers le milieu de sa hauteur, devoit lui appartenir. Il paroît que c'est un portrait; s'il est ressemblant, tant pis pour l'original, la figure est insignifiante et le reste de la statue, au-dessous du médiocre, ne mérite pas qu'on s'y arrête; elle est cependant en marbre blanc. On a découvert le 20, à côté de ce tombeau, une inscription qui a pu lui appartenir, elle est gravée sur une table de marbre et bien conservée;

lorsque le tombeau sera entièrement déterré on retrouvera peut-être l'endroit où elle étoit placée ; la voici:

L · CEIO · L · F · MEN · L · LABEONI
ITER · D · V · I · D · QVINQ.
MENOMACHVS · L.

Ce L. Labeon avoit rempli deux fois la place de Duumvir quinquenal, ou chargé de la justice pendant cinq ans. Un de ses affranchis, nommé Ménomaque, lui éleva ce monument, ainsi qu'à L. Ceius de la tribu ménénia. D'après toutes les inscriptions sépulcrales que l'on trouve à Pompei, il paroît qu'il y avoit dans cette ville beaucoup de riches affranchis ; ils étoient peut-être Romains, et le séjour d'une petite ville, éloignée de Rome, leur paroissoit préférable à celui de la capitale où on les avoit connus esclaves. A quelque distance de ce tombeau on a déterré deux statues de pierre volcanique, grossièrement travaillée ; l'une est une femme : les têtes de ces statues n'ont pas été retrouvées et ne sont pas à regretter ; les poses de ces figures, d'une grande simplicité, semblent avoir été adoptées pour celles qu'on plaçoit sur les tombeaux.

Une autre inscription fragmentée n'a conservé que ces mots :

SERVILIA
AMICO · ANI/-

le commencement de la dernière lettre peut faire croire que c'étoit un M.

Mais il est temps de sortir de ces séjours du deuil et de la tristesse ; je désire que le lecteur ne trouve pas que je l'y ai trop retenu, et qu'il m'ait vu avec plaisir jeter quelques fleurs sur des tombeaux.

SUPPLÉMENT.

FOUILLE DU 1.er DE MAI.

L'impression, et surtout la gravure des planches de la notice qu'on vient de lire, ayant été retardées par différentes raisons, qui ne dépendoient pas de moi, je profite de ce retard pour rendre compte de nouvelles découvertes, et en particulier de la fouille qui a eu lieu le 1.er de Mai. Depuis quelques jours on étoit occupé à dégager des cendres un tombeau dégradé dans sa partie supérieure, et qui, n'étant que de simple maçonnerie réticulaire, sans revêtement, ne donnoit que peu d'espérance. Heureusement il n'étoit pas massif; après avoir enlevé les cendres qui obstruoient une porte basse et ceintrée, on a pu pénétrer dans ce tombeau; ce n'est pas un columbarium, il n'y a point de petites niches pour recevoir les urnes : on descend par deux marches fort hautes dans un petit caveau voûté, de six pieds environ en carré, et qui est éclairé par une fenêtre ou soupirail élevé et placé en face de la porte; au-dessous de cette fenêtre est une assez grande niche carrée, surmontée d'un fronton, elle n'est qu'en tuf et d'un travail grossier. Il est à regretter que le vase qui y étoit placé n'ait pas été conservé entier; d'albâtre oriental et fort grand, il étoit orné d'anses d'une assez bonne forme; le couvercle devoit être terminé par un ornement élevé, qu'on a retrouvé, les autres morceaux n'existent plus; ce vase est très-aisé à restaurer, et on le verra encore dans le tombeau, avec les cendres et les os qu'il contenoit; on y a trouvé une bague d'or très-grande, la pierre qui

y est enchâssée est une fort belle agathe saphirine très-régulièrement taillée et légèrement convexe, de huit lignes de long sur six de large ; on y voit gravé, en creux, un cerf qui se gratte le ventre avec son pied gauche de derrière ; le travail en est assez joli et le fond d'un beau poli, la tête surtout est très-bien ; on retrouve ce même cerf sur beaucoup de pierres gravées, et il est probable que ce sont des copies de quelque ouvrage célèbre. (Voy. la pl. 8.) Dans un des coins du monument il y avoit un autre vase de marbre bien conservé mais d'une assez mauvaise forme; contre la muraille étoient appuyées deux de ces amphores très-allongées, à deux anses, et pointues par le bas, à-peu-près telles que celles où l'on mettoit le vin ; l'on en trouve fréquemment dans les tombeaux où souvent elles servoient d'urnes cinéraires ; l'on y déposoit aussi quelquefois les corps de petits enfans. Autour du tombeau règne un siége de maçonnerie très-bas, sur lequel étoient placées des urnes de verre, pareilles à celles dont il a été question, une seule est en bon état, les autres étoient en pièces ; auprès de la niche et sur le banc de pierre étoient huit petites fioles de verre et un petit autel de terre cuite. La planche 7 représente la plupart de ces objets dont je me suis permis de changer un peu la disposition afin qu'on pût les voir.

Ce qu'a offert l'intérieur de ce tombeau, quoique intéressant, l'est bien moins que la porte qui est certainement une des choses les plus rares que l'on ait trouvées, et dont au moins, ni Pompei, ni les autres monumens du royaume n'avoient encore fourni d'exemple. Haute de trois pieds et demi ; large de deux pieds, neuf pouces ; épaisse de quatre pouces, six lignes, cette porte est d'un seul morceau de marbre, et tournoit sur des pivots pareils dans des montans de la même pierre ;

elle est ornée d'encadremens très-simples. (Voy. pl. 9.) Malheureusement ce morceau très-curieux est brisé en plusieurs pièces, mais il est facile de les réunir et de remettre la porte à son ancienne place ; on y voit encore des trous de tenons et un fort anneau de fer scellé dans le marbre à l'endroit où devoit être une espèce de verrou ou de fermeture qui s'engageoit dans un trou carré pratiqué dans le montant. Cette porte s'ouvroit en dedans du tombeau, et les montans la recouvroient de chaque côté par une bande de plusieurs pouces de large, ainsi qu'on peut le voir dans le plan. On n'a pas trouvé l'entablement qui portoit sur les montans ; ils ont une saillie de près de deux pieds sur les murs du tombeau : on ne peut pas assurer que ce fût la seule décoration de ce monument ; rien n'indique, il est vrai, qu'il ait été revêtu de marbre, et l'intérieur est d'un travail grossier et sans stuc ; mais peut-être s'est-on servi de ce tombeau avant qu'il ait été entièrement terminé, et une partie des marbres que l'on a déterrés tout auprès auroit été employée à l'orner. Les grandes pierres, les enroulemens en marbre qui sont à terre près de là, étoient destinés à un autre grand tombeau en forme d'autel, dont il n'y avoit encore que deux assises de pierres mises en place.

Il me semble avoir lu quelque part que les tombeaux des Rois à Jérusalem, sont fermés par des portes de pierre, si adroitement ajustées qu'on ne concevoit pas comment on avoit pu les adapter au rocher qui ne paroît pas avoir été taillé ni en haut ni en bas, pour y faire entrer et jouer les pivots de pierre qui ne font qu'un morceau avec le reste de la porte. On voit aussi dans les anciens souterrains de la ville de Bade en Souabe, plusieurs grandes portes de pierre très-artistement faites et qui ont environ dix pouces d'épaisseur ; malgré leur pesanteur,

on les ouvroit et on les fermoit très-facilement, et toutes à la fois, par le moyen d'un ressort qui autrefois ne devoit être connu que de celui à qui étoit confiée la garde de ces souterrains, où se tinrent, dit-on, ces tribunaux secrets qui faisoient trembler toute l'Allemagne.

Mais la porte de ce tombeau m'a fait faire une excursion en Allemagne et en Palestine, je reviens à Pompei. On a fouillé, près des murs de la ville, trois maisons peu considérables; leurs chambres sans ornemens et sans peintures, la simplicité du pavé et la grossièreté d'une ou deux mosaïques, montroient que c'étoit des habitations de gens du commun; aussi quoique la fouille ait été très-intéressante, elle n'a pas donné de grands résultats; on a trouvé plusieurs vases de cuisine en bronze, tels qu'une grande marmite; un vase qui paroît avoir servi à faire rafraîchir l'eau et qui ressemble à ceux qu'on emploie encore aujourd'hui, au même usage, dans le royaume de Naples; l'anse est très-bien travaillée; les anciens se plaisoient à embellir cette partie des vases et il y en a, dont la simplicité est relevée par la richesse de leurs anses. On remarque au bas de celle-ci un joli masque comique. (Voy. pl. 8.) L'anse de l'autre vase est ornée de belles palmettes. La petite boîte à parfums que j'ai mise dans la même planche, est de la fouille du mois de Novembre et a été trouvée avec les médailles; la lampe de bronze vient de la dernière fouille, la forme n'en est pas rare, mais elle montre par son élégance qu'on traitoit avec goût les meubles les plus communs. Le temps et le séjour dans les cendres ont donné à cette lampe les couleurs de la malachite, du lapis et de la turquoise. Il est inutile de parler d'autres objets qu'on rencontre sans cesse dans les fouilles, tels que ces os percés dont on ignore l'usage; des bouts de fuseau en os; une espèce de jeton d'ivoire

marqué

marqué d'un V et d'une autre lettre, et qui a pu servir de tessère ou de billet d'entrée pour le spectacle; deux ou trois petites fioles de verre, et de petits vases de terre rouge : le détail de ces objets n'auroit aucun intérêt à la lecture, mais ils en offrent beaucoup dans les fouilles, ils les animent, et on voit toujours avec plaisir sortir de dessous les cendres, ce qu'elles ont recélé pendant tant de siècles; les moindres bagatelles acquièrent alors du prix aux yeux de ceux qui sont témoins de leur découverte. Le propriétaire de la maison que l'on a fouillée ne s'attendoit guère à exciter la curiosité de la postérité en renfermant, dans un grand coffre de bois de sapin, sa provision de petites féves destinées à la nourriture de ses bêtes de somme, et cependant ces féves réduites en charbon et parfaitement conservées, ont causé une surprise très-agréable lorsqu'on a découvert ce petit magasin; elles étoient, pour la plus grande partie, sans adhérence les unes aux autres, mais il y en avoit qui s'étoient réunies et formoient des masses assez grosses, d'autres étoient attachées aux planches de la caisse. Au reste, ce n'est pas la première fois que l'on ait trouvé des grains et des fruits à Pompei, et l'on en conserve de toute espèce dans le Musée de Portici. Ce qui m'a paru le plus curieux parmi les objets produits par la dernière fouille, c'est une coupe dont on peut voir le dessin, pl. 8. Quoique sa forme et ses ornemens en relief soient très-agréables, ce n'est pas ce qui la rend très-rare, d'autres coupes partagent ces avantages; c'est à sa matière qu'elle doit son prix, du moins aux yeux des amateurs de ce genre d'antiquités; elle n'est que de terre rouge très-fine, mais entièrement recouverte d'un vernis ou d'une espèce d'émail d'un beau jaune clair, tirant sur la couleur connue sous le nom de jaune de Naples, et le jaune n'est interrompu que par

quelques veines rouges très-légères. Cette couleur jaune ressemble, par son brillant un peu terne, par sa dureté, au rouge des autres vases de terre qui a subi l'action du feu. Il paroît que ce vase est le premier de ce genre qu'on ait trouvé, et les collections de Naples n'en offrent aucun qui lui ressemble. Au reste, Pompei est une mine si riche d'antiquités, qu'elle offre sans cesse, et à l'antiquaire et à l'amateur les plus familiarisés avec ses monumens, de nouvelles observations à faire et de nouvelles sources de plaisir, et l'on y puisera long-temps sans avoir à craindre de les tarir.

F. De Clarac.

EXPLICATION DES PLANCHES.

La plupart des planches ayant été gravées après l'impression de la notice, et m'étant laissé aller à en donner plus que je n'avois compté d'abord, il n'a pas été possible d'indiquer les numéros d'une manière exacte, et pour remédier à cet inconvénient, je vais ajouter l'explication des gravures.

N.° 1. Gladiateur samnite. Voy. pag. 28 et 29. On reconnoît dans l'inscription le nom de Valerius.

2. Groupe du grand tombeau, pag. 30.

3. Bisellium, pag. 31 et 32.

4. Vaisseau, pag. 34, 35 et 36.

5. Quelques mots de l'inscription peinte en noir, du tombeau de Scaurus. On a choisi les mots semblables pour qu'il fût plus facile de comparer les lettres et de leur donner leur valeur, pag. 23 et 24.

6 et 7. Vases cinéraires en verre, vus de deux côtés, pag. 36 et 37. Il y en a un entièrement pareil à ceux-ci dans un volume des antiquités de Caylus, il a été trouvé en Provence. N'ayant pas l'ouvrage en entier, je n'ai pu m'assurer s'il en rapportoit plusieurs autres; on n'en voit pas dans Montfaucon, et l'immense collection de vases de verre du Musée de Naples n'en offre pas de pareils.

8, 9 et 10. Vases de verre, pag. 11.

11. Grand plat de bronze à double fond, pag. 10.

12 et 13. Coupes de terre rouge avec des ornemens en relief, pag. 12.

14. Détails de l'ornement du bas de la coupe, pag. 13.
15. Boucles d'oreille, même grandeur que l'original, pag. 8. Les perles ainsi conservées sont d'une grande rareté.
16. Bague d'or, même grandeur que l'original, pag. 8.
17, 18, 19, 20 et 21. Pierres sépulchrales, pag. 34.
22, 23 et 24. Vase de bronze et son anse vus de deux côtés et en détail, pag. 48.
25. Autre vase de bronze.
26. Petite boîte de bronze, destinée probablement à mettre des parfums, trouvée dans la fouille du 21 Novembre; elle est de la même grandeur que la gravure; la charnière est bien faite.
27. Lampe de bronze, pag. 48.
28. Bague d'or, de la même grandeur que l'original, pag. 46; la tête a plus de finesse dans la pierre que dans la gravure.
29. Grande coupe de terre jaune, dont les ornemens sont en relief, pag. 49.
30. Plan du tombeau dont il est question, pag. 45.
31. Coupe du tombeau sur la ligne AB.
32. Coupe du tombeau sur la ligne AC. Les petites lignes coupées de ces deux planches n'indiquent pas des briques, comme on pourroit le croire; ce n'est qu'une teinte plate que le graveur a voulu donner pour faire ressortir le plan.
33. Vue de l'intérieur du monument. L'appareil des pierres est exact; les longues assises figurées comme des planches n'en sont cependant pas, mais j'ai cru devoir forcer un peu le trait, et indiquer ainsi les traces qu'ont laissées sur le mortier les planches qui avoient servi à établir la voûte qui n'est pas parfaitement circulaire, mais formée de plusieurs lignes presque droites et dont la coupe offriroit une espèce de polygone.

34. Vase de terre cuite grossière.
35. Urne de verre pareille à celle des num.os 6 et 7.
36. Autel de terre cuite.
37. Vase de terre cuite grossière.
38. Grand vase d'albâtre oriental. La gravure offre les anses de ce vase de face et de profil ; il n'a pas été possible de restaurer le couvercle de manière à en avoir la véritable forme. J'ai oublié d'indiquer sous le vase un petit enfoncement carré qui a dû servir à y fixer le pied qu'on n'a pas retrouvé. Il est à croire que le tombeau, qui n'a jamais été terminé, étoit en fort mauvais état lors de la catastrophe de Pompei, et que ce vase étoit brisé avant cette époque. On n'a pas trouvé de pierre qui, lancée à travers la porte, eût pu le casser, et comme il étoit placé dans la niche, ce qui seroit tombé par le jour d'en haut ne l'auroit pas endommagé. Plus on voit Pompei, plus on est convaincu que cette ville étoit en partie détruite, lorsqu'elle fut ensevelie par l'éruption du Vésuve ; elle devoit avoir considérablement souffert du tremblement de terre de l'an 63 de J. C.
39. Vase de terre.
40. Vase de marbre blanc.

Trouvés dans le tombeau. Pl. 7, 8 et 9. Voy. p. 45.

41. Porte en marbre blanc du tombeau dont on a les plans et les coupes. Pl. 7, 8 et 9. Les échancrures, marquées d'une * dans le plan des gonds ou pivots, indiquent des trous où entroient des tenons qui y fixoient des plaques de métal, sur lesquelles tournoient ces pivots qui se fussent usés trop facilement sans cette précaution,

et si les pièces de marbre de la porte et du seuil eussent joué immédiatement l'une sur l'autre.

42, 43, 44, 45, 46, 47 et 48. Grand candélabre de bronze avec ses différentes parties détaillées, pag. 10. — La gravure du candélabre est au dixième de l'original, les détails sont au quart, ils sont très-beaux de forme et parfaitement travaillés; les oves, les feuillages et les gaudrons pourroient servir de modèles par l'agrément et la pureté de leurs profils et la belle proportion qui règne entre tous ces ornemens; ils mériteroient une gravure plus grande et mieux détaillée.

J'aurois dû parler à l'article de la fouille du 1.er de Mai de plusieurs roues qui ont été trouvées ce jour-là dans une grande chambre d'une maison qui donne sur le portique de la rue des tombeaux, à gauche, en venant de la ville; ces roues, dont les jantes de bois étoient recouvertes de bandes de fer tenues par des écrous, et dont le moyeu étoit garni d'une boîte et de plusieurs cercles de fer, sont entièrement pareilles aux nôtres; comme elles sont en très-mauvais état, je n'ai pas pu les dessiner comme je l'aurois desiré, elles ont 4 pieds 3 pouces de diamètre; les rais, au nombre de dix, et dont il ne reste que les trous qu'ils avoient faits dans la cendre, étoient de bois et fort minces, ayant la même courbure que les nôtres, et aux extrémités, près des jantes et du moyeu, ils sont un peu plus forts qu'au milieu. Il m'a paru même que le moyeu, ainsi que dans nos roues, n'étoit pas dans le même plan que les jantes; enfin un dessin de ces roues ressembleroit parfaitement à celles d'aujourd'hui, pour la grandeur et pour le

forme. La maison n'étant pas tout-à-fait déblayée, l'on ne peut pas encore savoir si ces roues appartenoient à un char ou à quelque charrette dont elle renfermera les restes ; elles n'etoient d'ailleurs pas en place, mais appuyées l'une contre l'autre. On voit qu'en dessinant des voitures antiques du commencement de notre ère, on peut, si l'on veut, sans choquer le costume, leur donner des roues légères. A côté de l'endroit où étoient celles-ci, on a trouvé un squelette qui paroissoit, vu sa petitesse, être les restes d'un âne plutôt que ceux d'un cheval. On a pris pour des mors, deux pièces de bronze d'une forme assez singulière, mais probablement c'est à tort ; ce sont deux morceaux ou barres rondes, d'environ 4 lignes de diamètre, qui forment un demi cercle fermé par une ligne droite à-peu-près comme un D ; c'est ce qu'on supposoit être le mors, mais le vide, qui n'a environ que 2 pouces 3 ou 4 lig. de large, seroit beaucoup trop petit pour qu'on pût y faire entrer la mâchoire inférieure d'un cheval ou même d'un âne. Les mors arabes faits dans ce genre-là, et où la partie courbe du D sert de gourmette, sont beaucoup plus grands. De chaque côté, au bout de la partie droite, sont ajustées des plaques rondes de bronze d'un pouce de diamètre, et ornées de petits amours en bas-reliefs. Ces plaques auroient été les bossettes ; elles sont surmontées de deux petits groupes de lutteurs dont l'un tient l'autre sous lui. Ces figures grossièrement faites ont 3 pouces de proportion, elles sont rudes, et comme elles s'élèvent perpendiculairement au dessus du D, elles eussent été appliquées contre la mâchoire de l'animal et l'eussent blessé ; ainsi ces pièces ne peuvent pas avoir

été des mors ; et si ce ne sont pas quelque ornement d'un char, ou les anses d'un vase, j'ignore entièrement quelle pouvoit être leur destination.

Tous les objets des planches 12 et 13 ont été trouvés, le 26 mai, sous le portique qui, de la rue du temple d'Isis, se dirige vers le siége demi-circulaire attenant à l'ancien temple dorique. Cette fouille a été très-riche, tout ce qu'elle a produit est en argent ou en or, et étoit rassemblé dans le même endroit ; il est probable que tous ces objets précieux ont été abandonnés par quelque prêtre d'Isis ; il crut assurer sa vie en se débarrassant de ces richesses qui retardoient sa fuite. Quoique les vases d'argent aient, en général, conservé tout leur poli, le métal en est devenu extrêmement aigre et cassant, et des morceaux de deux lignes d'épaisseur se brisent plus facilement que du verre. Ils doivent, probablement, cette fragilité à leur long séjour dans des cendres imprégnées d'acides, de gaz très-actifs, et à un commencement d'oxidation qui a fait perdre à l'argent sa tenacité. La cassure, dont le grain est très-fin, n'est pas très-brillante, mais d'un blanc un peu mat. Quelques-uns de ces vases sont, en partie, recouverts d'une croûte épaisse d'une matière dont la nature n'est pas encore bien connue ; mais il faut qu'elle ait eu une action corrosive, car lorsqu'on en enlève quelques parcelles, on risque d'attaquer le vase et d'y faire un trou, ce qui est arrivé à plusieurs. Cette matière est dure, pesante et grisâtre, rude à l'extérieur ; lorsqu'on la coupe, elle a l'aspect jaunâtre du savon, de la cire, ou d'un mastic où il entreroit une chaux métallique, elle noircit peu de temps après voir été coupée, elle a un peu de liant et ne se met pas en poussière, mais forme de petits rouleaux ou

des cornets comme le savon; elle se fond comme une résine et en a un peu l'odeur. Il paroît que c'est en partie de l'argent corné, ou muriate d'argent, et peut-être un peu d'arsénic. Dans plusieurs endroits, l'intérieur du vase s'est ressenti des effets produits par cette matière à l'extérieur, les parties de l'intérieur qui correspondent à cette croûte sont plus noires que le reste, et il y en a qui sont couvertes d'une petite poussière ou de petites lames verdâtres qui ont l'aspect de cristaux; cette matière a agi à travers l'épaisseur du vase, et elle n'en vient pas, car ce qu'elle cache, quoique noirci, est poli et ne semble pas avoir servi à la former, à moins que très-peu d'argent et beaucoup d'acide muriatique ne puissent produire une pareille croûte qui, dans des endroits, a plus de deux lignes d'épaisseur. Au reste, peut-être n'est-ce pas du tout ce que je m'imagine ou ce que l'on m'a dit, et c'est aux chimistes et aux minéralogistes à en juger. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelqu'un, à qui j'ai donné un peu de cette croûte pour l'essayer, en ayant cassé avec les dents une petite parcelle grosse comme la tête d'une épingle, a eu, peu de temps après, des coliques affreuses et s'est cru empoisonné.

49 et 50. Je ne vois pas à quoi pouvoit être destiné ce petit vase d'argent fait d'une feuille très-mince, et terminé par un tube si long et si étroit, et dont l'orifice, coupé tout droit, n'est fait comme celui d'aucun vase; peut-être l'employoit-on dans quelques cérémonies particulières du culte d'Isis ou de Cérès; il a la forme d'une tête de pavot, dont les points repoussés en creux que l'on voit dessous représenteroient les graines. On ne l'eût pas ainsi orné s'il eût dû être placé, comme les vases or-

dinaires, et la tête du pavot devoit être sur sa tige et tournée en l'air. Il se pourroit que ce fût un de ces pavots, emblème de la fécondité de la nature, qu'on portoit avec les autres objets sacrés dans des cistes ou corbeilles, aux fêtes d'Isis et de Cérès. Les peintures antiques et les bas-reliefs de Pompei et d'Herculanum n'offrent pas de vases ou d'instrumens de cette forme ; cette pièce est très-rare, si elle n'est pas unique. N'étant pas à portée de consulter les ouvrages d'antiquité figurée, il m'est impossible de vérifier s'il existe un pareil monument dans quelque cabinet.

51. Agraffe ou fibule d'argent, moitié de la grandeur de l'original. La figure qu'elle offre en relief est trop recouverte de cette croûte dont j'ai parlé, pour qu'on puisse décider si c'est une femme ou un homme, et l'on peut y voir ou la Lune ou le Dieu Lunus. Cette figure n'est pas ciselée, mais estampée ou repoussée sur une feuille d'argent très-mince qui étoit doublée d'une autre feuille, et l'intrevalle qu'elles laissoient entr'elles étoit rempli d'une espèce de mastic qui donnoit de la solidité à la feuille estampée. Ce qu'on voit du travail est assez médiocre ; une partie de l'agraffe manque. Les fibules d'argent de cette espèce sont assez rares.

52. Agraffe d'or, même grandeur que l'original. La petitesse de cette agraffe peut faire croire qu'elle servoit à relever quelque partie très-légère du vêtement ou de la parure, les deux petits boutons devoient entrer dans des œillets.

53. Poignées de deux patères d'argent, dont les ornemens sont en relief et très-bien ciselés.

(Larg. des patères 4 pouc., profondeur 2 pouc. 5 lig., long. des poignées 3 pouces 8 lig.) La forme de ces patères est très-ordinaire; elles sont profondes et ressemblent à de petites casseroles, qu'on pourroit croire avoir servi aux usages domestiques, si le genre de leurs ornemens n'autorisoit à les ranger parmi les vases destinés aux sacrifices ou aux cérémonies religieuses. Ces deux patères étoient l'une dans l'autre; celle de l'intérieur est parfaitement conservée, et aussi brillante que si elle étoit faite depuis peu de temps.

54. Camée, même grandeur que l'original; la pierre est un onyx dont la couche supérieure, d'une couleur de chair très-pâle, a pour fond une sardoine peu foncée et dont on ne juge pas bien la couleur parce que la pierre n'est pas montée à jour; le travail de la tête est assez fin et ne manque pas d'expression. La nébride ou peau de faon qui sert de vêtement au satyre est assez bien rendue; le reste de la figure, d'un bon mouvement, est très-sec, et la main, surtout, paroît n'être pas terminée: il est probable que ce camée est la copie médiocre d'un bon original; cette pierre, parfaitement conservée, d'un beau poli, est enchâssée dans une bague d'or. Cette fouille en a produit quatre autres sans pierres gravées; une avec une petite émeraude carrée et un peu bombée, sans gravure; une autre bague n'est qu'un fil d'or qui traverse un petit scarabée de cornaline et qui est tordu à son extrémité. Il y avoit aussi 180 médailles d'argent, ou de familles ou impériales, dont quelques-unes assez rares, et quatre médailles impériales d'or de petit module.

55 et 56. Boucles d'oreille en or vues de profil et de face. Elles sont creuses, faites d'une feuille d'or très-pur, mince, polie et sans ornemens; leur forme peu élégante les fait paroître très-lourdes, elles sont cependant d'une grande légèreté.

57. Quatre petites coupes d'argent, très-bien travaillées; on voit aisément que ces coupes, après avoir été travaillées au marteau, ont été mises sur le tour pour faire les cercles en relief et en creux, qui sont en dessous; l'argent de ces vases paroît très-fin.

58. On voit dans la table isiaque de petites coupes d'argent à peu-près pareilles à celle-ci qui a pu servir de même aux cérémonies du culte.

59, 60, 61 et 62. Plats d'argent. Si l'on étoit sûr que ces plats ont été employés dans quelque temple, on pourroit croire que les renfoncemens ovales et très-creux qui les entourent étoient destinés à contenir les œufs ou les fruits qu'on offroit aux divinités; on n'en trouve pas de semblables dans les peintures antiques de Pompei ou d'Herculanum.

63 et 64. Ces cuillers, dont la coquille a la même forme et la même grandeur que celle des nôtres, étoient-elles destinées à des usages religieux, à puiser le vin ou d'autres liqueurs dans les cratères, à répandre l'encens ou les parfums sur le feu, ou bien s'en servoit-on, tout simplement comme aujourd'hui, pour manger: il est assez probable qu'elles ont servi à divers usages, et il seroit trop singulier que, voyant l'utilité de ces ustensiles dans les cérémonies religieuses, on ne l'eût pas appliquée, ainsi que les vases, aux besoins et aux commodités de la vie. Les manches des cuil-

lers sont un peu trop longs dans la gravure ; celui du N.° 63, terminé en pied de biche, est très-joli. La coquille de ces cuillers a 2 pouces 4 lig. de longueur, 1 pouce 4 lig. de largeur, 4 lig. de creux. Parmi quelques fragmens en argent on a trouvé les culerons de deux petites sympules, espèce de petites cuillers, souvent rondes, dont le plan de la coquille est perpendiculaire au manche qui est recourbé à son extrémité ; elles servoient dans les sacrifices à puiser dans les vases. Il y avoit aussi une feuille d'or très-pur, et de la même épaisseur que notre paillon ou ce qui sert à donner la feuille aux pierres précieuses : cette bande de métal a 7 pouces 10 lig. de long et 5 lig. de large ; il est, je crois, fort rare d'en trouver de pareilles. L'or doit avoir été fortement battu et passé au laminoir, car il est devenu très-sec et a acquis de l'élasticité ; si on le plie, ou quand on le froisse, il produit une espèce de bruissement comme notre oripeau ou le clinquant. Ces feuilles d'or étoient, peut-être, ces bracteates dont on se servoit pour dorer ou plutôt pour doubler l'argent et le cuivre ; alors le doublé eût été d'une grande épaisseur ; il est vrai que, d'après plusieurs expériences, on a reconnu que l'épaisseur du doublé des Romains étoit à celle du notre comme 21 est à un. Ces petites lames pouvoient entrer dans la parure, former les bandeaux et les bandelettes des statues, ou bien on en entrelaçoit les couronnes de fleurs ou de plantes qu'on offroit aux divinités. L'on sait qu'on trouva autrefois dans le temple d'Isis de Pompei une statue de Vénus dont la figure, le sein et plusieurs autres parties

étoient dorés ; elle portoit aussi des ornemens d'or, c'étoit bien Vénus *aurea* ; ne l'ayant pas vue, je ne puis savoir si cette bandelette d'or a pu lui appartenir. (Voyez les articles dorure, doublé, du dict. d'antiq. de l'encycl. méth.)

65. Petits bas-reliefs estampés ou repoussés sur une feuille d'argent très-mince. Les figures ont 2 po. 6 l. de haut ; elles représentent d'un côté, sous le portique d'un temple, Bacchus appuyé sur un cippe entourré de lierre ; le dieu paroît jouer avec une panthère à qui il a fait goûter la liqueur qui étoit dans le vase qu'on lui voit à la main ; de l'autre côté l'Abondance tient d'une main un gouvernail, et de l'autre la corne d'Amalthée remplie de fruits et de tous les biens qu'elle répand sur la terre. L'Abondance est bien placée à côté de Bacchus auquel on associoit ordinairement Cérès ; la pose de ces figures est assez bonne et elles doivent être des copies de bons originaux, mais le travail en est mou, et n'est pas bien venu. Cette feuille d'argent, dont deux côtés sont parallelles, et qui à son extrêmité est ornée d'une étoile, se termine en pointe, elle étoit peut-être destinée à embellir quelque meuble, ou à être suspendue aux murailles d'un temple.

Il est à remarquer que la haste ou le thyrse de Bacchus passe derrière lui, qu'on ne voit pas bien pourquoi, et où il est appuyé ; la raison en est, sans doute, qu'en le plaçant dans la main du dieu il eût fallut le détacher du corps, ce qui n'est pas possible dans ce genre de travail ; ou bien il auroit suivi, en se pliant, le mouvement du corps, et s'il ne l'avoit pas suivi il eût été trop en saillie dans cer-

tains endroits, de toutes manières il eût produit un mauvais effet, ce que l'on a voulu éviter. Si ces bas-reliefs avoient été ciselés on eût pu les traiter autrement, et en refouillant le thyrse par dessous le détacher d'une manière qui n'eût pas été désagréable. Il y a dans les arts, certains genres qui, par les défauts de leur nature, se refusent aux meilleures intentions de l'artiste, et un thyrse, passant ainsi devant le corps, ne pourroit pas bien se rendre en pierre gravée en creux.

66. Ce vase d'argent est très-curieux sous tous les rapports; et les fouilles de Pompei n'en ont peut-être jamais produit un aussi intéressant pour la forme et le sujet qui y est gravé. Il est aisé de voir au premier coup-d'œil qu'il étoit consacré au culte d'Isis, et probablement il fut emporté du temple par un prêtre de la déesse. Il paroît que la forme de ce vase étoit consacrée, et on ne les retrouve à Pompei que dans les bas-reliefs et les peintures du temple d'Isis, ou dans d'autres peintures déterrées à Stabie et qui avoient rapport au culte égyptien; la planche 13 en contient plusieurs auxquels j'aurois pu en ajouter encore quelques-uns. Les dessins recueillis par Mr. de Non, dans les temples et sur les obélisques de l'Egypte (voy. pl. 115. N.° 12 et 15 de son voyage en Egypte), les hiéroglyphes des obélisques publiés par Zoéga dans son grand et savant ouvrage, offrent des vases qui se rapprochent beaucoup de celui de Pompei. La forme arrondie ou ovale de ces vases, qui n'ont pas de pied, et dont plusieurs sont terminés par un bouton, doit avoir eu rapport aux mystères de la doctrine Egyptienne. On sait que l'eau, surtout celle du Nil, étoit en grande vénération chez ce peuple, et que c'étoit pour eux le premier principe; ils devoient au Nil la fécondité de l'Egypte, et en reconnoissance ils le regar-

doient comme le premier et le plus utile des Dieux. L'eau étoit la cause de toute génération, on lui attribuoit même celle du soleil et de la lune, et des dieux qu'on représentoit dans des bateaux, pour indiquer qu'ils étoient nés et nourris d'humidité, (Plutarq. d'Is. et d'Os. § 30.) Ce fut en Egypte que Thalès puisa sa doctrine sur la prééminence de l'eau, à laquelle Pindare rend aussi hommage au commencement de sa première ode olympique. Dans toutes leurs fêtes les Egyptiens célébroient les bienfaits du Nil qu'ils adorèrent sous le nom d'Osiris, (Plutarq. d'Is. et d'Os. § 29. 31.) en unissant son culte à celui d'Isis, l'Egypte, la compagne d'Osiris ; ces peuples n'avoient pas été chercher des dieux étrangers, leur patrie étoit leur Dieu, c'étoit à elle qu'ils élevoient des autels ; et si l'on pouvoit être mieux instruit de l'histoire des révolutions et des changemens que le Nil a éprouvés, on y trouveroit peut-être une explication très-naturelle des aventures allégoriques et des malheurs d'Osiris, qui étoient, pour ainsi dire, le fond de la religion égyptienne, et dont les Grecs se sont emparés pour en charger, tant bien que mal, l'histoire de leur Bacchus, sans s'apercevoir qu'ils appliquoient, d'une manière absurde, à leur divinité, ce qui avoit un fondement raisonnable chez les Egyptiens.

On voit dans St. Clément d'Alexandrie strom. l. 6 c. 4. et dans Apulée qu'aux fêtes d'Osiris on portoit en grande pompe un vase rempli de l'eau sacrée du Nil, c'étoit le Dieu qui attiroit le plus les respects, c'étoit aussi celui qui les méritoit le mieux ; quelquefois pour augmenter la vénération du peuple on couvroit le vase d'un voile. On sait aussi par Horus Apollo que dans les hiéroglyphes l'on représentoit les inondations du Nil par trois petits vases. Dans la fête nommée la recherche d'Osiris célébrée dans le mois d'Athyr (No-

vembre) et qui avoit rapport à la crue du Nil, on portoit, vers le fleuve adoré, un coffre sacré qui renfermoit un petit vase d'or où l'on versoit un peu d'eau douce, et tous les assistans s'écrioient qu'Osiris étoit retrouvé : après avoir détrempé de la terre dans de l'eau, on y mêloit des parfums et l'on en faisoit une petite image en forme de croissant; on la revêtoit d'étoffes précieuses, pour montrer, dit Plutarque, que l'on regardoit la terre et l'eau comme des dieux. Il se pourroit que le vase trouvé à Pompei fût destiné à ces cérémonies dans le temple d'Isis; mais il y a quelques raisons de croire qu'il étoit aussi employé à d'autres rites sacrés. Avant de nous engager plus avant, on peut observer que la plupart des vases égyptiens, même ceux de terre jaunâtre chargés d'ornemens et de peintures rouges et noires qui passent pour venir d'Egypte, se distinguent par des formes particulières qui ont de grands rapports avec celles que l'on voit dans la planche 13; ils sont sans pieds et se tiennent très-difficilement sur leurs bases arrondies; on diroit qu'on a eu l'intention de leur donner la forme d'une goutte d'eau, ou de l'œuf auquel les Egyptiens attachoient des idées mystérieuses qui tenoient en partie à leur cosmogonie ou à la formation du monde. Mais revenons à notre vase; s'il étoit certain qu'il ait été copié exactement sur un vase sacré égyptien, on auroit quelque raison de croire, connoissant le goût des Egyptiens pour les symboles, que ce n'est pas sans intention que la partie supérieure est terminée en croissant; tantôt c'étoit un emblême d'Apis, image d'Osiris, tantôt il figuroit Isis regardée comme la lune qu'on croyoit avoir une grande influence sur les débordemens du Nil, et la forme de ce vase, remplie d'eau du Nil, représenteroit assez bien alors l'union d'Osiris et d'Isis, divinités qui réunissent presque toutes celles de la

Mythologie. Mais je craindrois que cette explication ne fût trop hasardée, et le temple d'Isis n'inspire pas de confiance sur la manière dont on imitoit à Pompei les monumens égyptiens. J'avoue que parmi l'immense quantité d'hiéroglyphes donnés par Montfaucon, Zoéga et M. de Non, je n'ai pas trouvé de vases terminés en croissant comme celui de Pompei, qui n'aura dû qu'au caprice de l'ouvrier cette forme singulière, et il faut, à regret, renoncer à l'idée qu'elle cache quelque mystère.

Il est question dans Apulée, mét. l. 11. d'un autre vase employé dans les pompes isiaques et qui devoit avoir beaucoup de rapport avec celui de Pompei, ou ceux des N.os 68, 69 et 74 de la pl. 13. Ce vase avoit la forme d'une mamelle d'où s'écouloit du lait, pour rappeller les bienfaits d'Isis la mère de la nature qui entretenoit la vie des êtres à qui elle l'avoit donnée. Notre vase a bien, à-peu-près, la forme que devoit avoir celui dont parle Apulée, mais le bouton qui le termine n'étant pas percé, il n'a pas pu servir à la cérémonie qu'on célébroit en Egypte. Ceux qu'offre la planche 13, tirés de peintures isiaques, peuvent représenter le vase d'Apulée ; on pourroit objecter que la forme du vase n'est pas tout à fait celle de l'objet que je voudrois lui faire représenter, mais on sait qu'il arrive presque toujours que les symboles s'altèrent, et ils finissent souvent par être très-différens de leur type primitif, ce qui n'est pas le cas des vases dont il est question ici, ils ressemblent assez à ce qui en a donné le modèle, et on en voit de pareils remplacer les seins dans deux petites figures du cabinet de S.te-Geneviève rapportées par Montfaucon (antiq. expl. tom. 2. par. 2. pag. 280. pl. CXI.) ce qui vient à l'appui de ma conjecture, d'autant plus que les figures sont égyptiennes. Les quatre rangs de mamelles que l'on voit à quelques

statues

statues d'Isis, et de Diane d'Éphèse, ont des formes où l'on retrouve celles de ces petits vases.

Il se pourroit que le vase de Pompei eût encore servi à un autre usage sacré, et qu'il eût figuré avec éclat aux fêtes d'Isis. On lit dans Apulée mét. l. 2., que dans les fêtes d'Isis, le grand prêtre, appellé prophête par St. Clément d'Alex, portoit, suspendue à son col, l'image d'Isis qui avoit une forme mystérieuse et qui ne ressembloit à rien de connu; elle étoit enfermée dans un petit vase arrondi par le bas, et orné de figures des divinités égyptiennes ciselées; le haut du vase étoit relevé d'un côté, et avoit un bec qui se prolongeoit en formant un long canal, et de l'autre côté un aspic entouroit l'anse de ses replis et sa tête surmontoit le vase. La première partie de cette description convient assez bien au vase de Pompei, mais il est impossible d'y retrouver la seconde, du moins en entier; elle s'accorderoit mieux, sur certains points, avec deux vases qu'on voit dans les peintures de Stabie (musée de Portici N.° 916), et qui ont quelque ressemblance avec des préféricules, certains vases à long bec qu'on trouve quelquefois dans les tombeaux. Mais peut-être n'avoit-on pas copié bien exactement à Pompei le vrai vase égyptien, cela est facile à croire : on peut avancer hardiment, sans craindre de se tromper, qu'on ne retrouve le style egyptien, ni dans l'architecture, ni dans les ornemens en relief, ni dans les peintures du temple d'Isis. Dans l'immense collection de peintures antiques de Portici, je n'en connois qu'une seule qui soit un peu dans le style égyptien, et elle n'est pas du temple d'Isis. On se tromperoit, il me semble, étrangement, si, en décrivant ce monument, on ne s'en tenoit qu'aux idées égyptiennes, et si on vouloit y ramener tout ce qu'il renfermoit : tout y avoit été dénaturé par les Romains; car le temple d'Isis, tel que nous l'avons retrouvé,

n'est pas l'ancien temple, qui avoit été détruit par le tremblement de terre et rétabli par Popidius ; on voit par la nouvelle disposition des colonnes qu'il subit de grands changemens, et il est plus que probable qu'il devint entièrement différent de ce qu'il étoit d'abord ; mais il est à croire, et il est même certain, qu'il n'a jamais été dans le style égyptien. En adoptant les divinités étrangères on les logeoit et on les adoroit à la mode du pays qui les admettoit. Isis reçue à Rome et chassée plusieurs fois ne devoit pas être difficile ; ses prêtres n'étoient pas égyptiens, ils vivoient, pour la plupart, en vagabonds très-décriés pour leurs mœurs, et qui, se jouant et profitant avec adresse de la crédulité et de l'attrait de la nouveauté, adoroient et faisoient adorer leur Divinité errante comme on vouloit bien le leur permettre ; Isis à Pompei étoit devenue Romaine, elle ne retrouva ni ses temples ni ses hiéroglyphes, et un Égyptien eût sans doute été fort embarrassé de venir l'adorer dans son temple, où il n'eût reconnu rien de ce qu'il avoit laissé sur les bords du Nil. Ainsi il ne seroit pas étonnant que notre petit vase, quoique employé à des cérémonies qui rappelloient celles d'Égypte, ne fût pas entièrement semblable à ceux de cette contrée. Certainement un vase fait en Égypte, et consacré à de grandes cérémonies, offriroit quelques hiéroglyphes, quelques signes mystérieux ; il n'y en a pas sur celui-ci, non plus que dans le temple d'Isis, où l'on n'a pas trouvé un seul hiéroglyphe ou une figure vraiment égyptienne ; et au fait c'eût été assez inutile, les adorateurs de la Déesse, et Isis elle-même, n'y auroient vu que des mystères inexplicables. Il n'y a pas de doute qu'on n'ait voulu donner à l'anse la forme d'un serpent, et je crois même du céraste, serpent à cornes qu'on trouve fréquemment dans les hiéroglyphes ; la protubérance en forme de feuillage

qui est à l'endroit qu'on peut prendre pour la tête, vue de profil, a l'air d'une corne. Mais le serpent de cette anse n'est pas celui décrit par Apulée, ce n'est pas l'aspic, reptile sacré, qu'on voit souvent sur la tête ou entre les mains d'Isis, surtout lorsque, sous le nom de Thermutis ou de Tithrambo, elle doit épouvanter les hommes et les punir. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'on n'ait pas conservé en entier à ce serpent sa forme, si propre, par la souplesse des ondulations et de ses orbes, à donner de l'élégance à l'anse d'un vase; la tête, où ni les yeux ni la bouche ne sont indiqués, est toute plate, et travaillée en manière de feuillage (voy. les fig. 66 et 75), et si l'autre extrémité de l'anse, qui va en s'amincissant et est terminée par une queue, n'existoit plus, je n'aurois pas pensé à retrouver dans l'ensemble la forme d'un serpent; le trou, par où passe la queue, est cependant une indication, il est très-petit et rond; l'autre est fort grand et carré; il se peut que cette queue, dont le bout est cassé, ne finit pas absolument comme je l'ai indiqué et qu'elle eût quelque repli. Le N.° 72 offre un petit vase tiré d'une peinture du temple d'Isis (Musée de Portici, N.° 1315) et dont la forme ressemble à celle du vase d'argent; l'anse étoit de même figurée en serpent, autant du moins qu'on en peut juger d'après les traces de la partie de droite qui est effacée; ce vase paroît aussi être d'argent, il est uni, sans ornemens. D'après ce qu'on vient de voir, quoique le vase trouvé à Pompei ne se rapporte pas entièrement avec celui décrit par Apulée, on peut cependant croire, sans trop de témérité, qu'il peut avoir servi, comme celui d'Égypte, à renfermer, dans les pompes Isiaques, la figure mystérieuse de la divinité. Les parties marquées dans la gravure N.° 75 par des hachures perpendiculaires, sont dorées d'une couleur très-pâle, et dans quelques endroits

la dorure, qui étoit très-légère, ne paroît presque plus.

Pour peu qu'on voulût s'abandonner aux conjectures, on en trouveroit ici une belle occasion, et le sujet de ce vase en fourniroit plus d'une ; chaque chose y offriroit matière à quelque discussion, et l'on reconnoîtroit peut-être dans ce petit nombre de figures une grande partie de la Mythologie égyptienne. Cette composition est, sans doute, susceptible de plusieurs explications, comme tout ce que présentent les monumens égyptiens qui paroissent n'avoir été élevés que pour le tourment des antiquaires et pour mettre à bout toute leur sagacité. Parmi ces conjectures et ces explications, j'ai choisi celle qui me paroît, si ce n'est la plus simple, du moins la plus conforme à ce qu'Hérodote, l. 2. Plutarque, (d'Is. et d'Os.) Jamblique (de myster.), S.t Clément d'Alex, et Eusèbe (de praepar. evang. l. 3. c. 2. 3.), rapportent des dogmes religieux de cette nation si mystérieuse.

Si l'on considéroit les figures que présente notre vase comme des prêtresses revêtues des attributs de leur divinités, on pourroit y reconnoître, ou plutôt chercher à découvrir quelque cérémonie égyptienne ; mais il me paroît plus probable que ces figures sont les divinités elles-mêmes, et que ce vase nous offre plusieurs points de la doctrine religieuse des Égyptiens. Il est bon de se rappelier que ces idées et les figures égyptiennes, transplantées loin des lieux de leur naissance, doivent avoir été altérées et qu'elles sont bien différentes de ce qu'on voit dans les hiéroglyphes ou les sujets traités en Égypte. Le premier objet qui s'offre à gauche est un autel de pierre orné de bandes d'or et de fleurs, et sur lequel s'en élève un autre à double étage où brûle le feu sacré. Cet élément, en grande vénération chez les Égyptiens, étoit regardé comme un des grands principes de la nature ; c'étoit l'emblême de ce feu éternel, source

de vie, qui, selon les idées des Phéniciens et des Egyptiens, échauffa, anima les germes épars et languissans de la nature, pénétra et développa le chaos, y fit circuler la vie, suspendit les mondes dans l'immensité de l'univers et créa le soleil, foible image de cette lumière incréée. Sous l'image de ce feu, l'on peut aussi voir Osiris considéré comme le Soleil; dans les pompes sacrées de l'Égypte on portoit du feu sur des autels, nommés *secours* par Apulée : peut-être voyons-nous un de ces autels dans celui que nous examinons ; mais il est à croire que la porte d'or ceintrée n'a pas été copiée d'après un monument d'Égypte, où toutes les portes étoient carrées, et il me semble n'en avoir vu de ceintrées dans aucun dessin de monumens égyptiens. Si l'on vouloit attacher quelque idée allégorique à cette échelle qu'on retrouve souvent dans les hiéroglyphes, elle deviendroit ici l'emblème du feu qui cherche toujours à s'élever ; mais il se peut aussi que ce ne soit que l'échelle ou les marches destinées au service de l'autel. Si tout doit être allégorique dans un sujet allégorique, les pierres de l'autel, alternativement blanches et noires, ou marquées de petits points, représenteroient assez bien la division de la lumière et des ténèbres ; les fleurs seroient les productions de la terre ; mais sans chercher des énigmes où il n'y en a probablement pas, il est plus naturel de croire que ce ne sont que des ornemens sous lesquels l'on n'a caché aucun mystère.

Il est aisé de reconnoître Isis dans la première figure ; sa robe paroît d'une étoffe légère, et on peut la croire d'une couleur changeante, telle qu'on en donnoit quelquefois à la Déesse pour marquer la variété de la nature ; c'étoit sans doute ce voile de la divinité inexplicable, de l'Isis Myrionime ou aux mille noms, que nul mortel n'avoit pu soulever, mystère dont se glorifioit la Déesse dans l'ins-

cription de son temple de Saïs. On aperçoit sur cette robe un cercle, au milieu duquel est une croix ; ceci n'est pas un simple ornement mais un des hiéroglyphes les plus révérés, il représentoit toute la cosmogonie ; la croix figuroit le monde, et le cercle l'esprit divin qui l'a créé et qui l'enveloppe de son immensité ; ce cercle étoit un serpent, symbole de Cneph, dont il sera question tout-à-l'heure. La croix et le cercle, mis l'un au-dessus de l'autre, forment la croix ansée, ce Tau mystérieux que tiennent ordinairement plusieurs des divinités égyptiennes, et qui depuis long-temps est le sujet des recherches des antiquaires ; on ne sait même pas encore trop-bien l'objet qu'il représente ; les uns y voient un nilomètre, les autres un phallus ou une clef. Il est à croire qu'il avoit plusieurs significations, et que, de quelque manière qu'on l'envisage il représentoit, selon la divinité entre les mains de laquelle on le voit, tantôt la puissance de la nature, tantôt la force productrice d'Osiris qui en ouvroit les trésors, pour en enrichir le monde; et d'autres fois il désignoit les bienfaits du Nil : ce sont de ces emblèmes qui, ayant pour principe une idée générale telle que celle de la puissance, pouvoient ensuite s'adapter à plusieurs sujets; de même une clef qui ouvriroit plusieurs portes, celles du temple des Dieux, du palais des rois ou de la cabane du pauvre, ne seroit qu'une clef en hiéroglyphes.

Isis a pour coiffure sur ce vase, comme dans d'autres monumens, la poule de Numidie ou de Pharaon, espèce de vautour particulier à l'Égypte à laquelle il rend de grands services, en la défendant, de même que l'Ibis, des serpens et d'autres reptiles que la chaleur du climat et le limon que dépose le Nil multiplient prodigieusement. Mais ce n'étoit pas seulement à son utilité que la poule de Pharaon devoit les honneurs

et le grand crédit dont elle jouissoit en Égypte; on lui croyoit des propriétés qui lui donnoient un caractère sacré dans le langage hiéroglyphique, (voy. Horus-Apollo) selon les physiciens et les prêtres égyptiens, il n'y avoit que des femelles dans cette race de vautours, tandis qu'au contraire il n'y avoit que des mâles parmi les scarabées. Lorsque la nature inspiroit à la poule de Pharaon le désir de se propager, elle recevoit, ainsi que les cavalles d'Éole, de manière à être fécondée, et sans prendre aucune nourriture pendant cinq jours, le souffle des vents étésiens, et de ces amours aériens naissoit une nouvelle génération qui se reproduisoit par de pareilles unions. Ces idées, très-peu d'accord avec la saine physique, furent très-fécondes dans les allégories mystérieuses des Égyptiens; on consacra la poule de Pharaon comme l'emblème de la nature vivifiée par le premier principe; ce fut aussi Isis ou l'Égypte qui devoit tout à Osiris ou aux inondations du Nil; on étendit même ces idées à tout le sexe féminin que figuroit la poule de Pharaon dans les hyéroglyphes; aussi l'y rencontre-t-on très-souvent et de plusieurs manières, et c'est une des coiffures les plus ordinaires d'Isis. Je n'en trouve cependant pas dans l'ouvrage de Zoéga; mais il y en a une entièrement pareille à celle de notre figure dans la gravure d'une tuile donnée par M. de Caylus, (1.er recueil d'antiq., pl. 15 pag. 50) le voyage de M. de Non en offre aussi plusieurs, entr'autres pl. 115. N.° 19, 26, où la poule de Pharaon est réunie au crocodile, ce qui a rapport avec ce que représente l'Isis du vase dont nous nous occupons. Dans la pl 119, N.° 15, la poule de Pharaon est sur la tête d'un sphinx, emblème du Nil, ce peut être alors l'union d'Isis et d'Osiris. Dans la planche 120, N.° 3, le même oiseau paroit cou-

vert d'écailles, peut-être sont-ce ses plumes ; si c'étoit des écailles, on pourroit y trouver quelque analogie avec ce que l'on verra plus bas au sujet de Cneph. voyez aussi pl. 122, 12 ; 123, 7 : Zoéga de obel. pag. 450, not. 43 : et la table isiaque dans Montfaucon tom. 2, part. 2, pag. 276, pl. 105, 5. Il y a bien quelque différence de la poule de Pharaon du vase de Pompei à celles des monumens égyptiens où elles sont souvent surmontées d'un globe, mais l'on sait que l'on ne se piquoit pas à Pompei d'une scrupuleuse exactitude en imitant les monumens de l'Égypte.

On voit dans Eusèbe que le Crocodile étoit le symbole du Nil, de l'eau potable, et en général de toute l'humidité regardée comme un des premiers agens de la nature, et l'on trouve quelquefois Isis dans un bateau porté par un Crocodile ; aussi ce terrible amphibie étoit-il adoré, chez les Ombites et les Arsinoïtes, et dans plusieurs villes de l'Egypte. Il est vrai, comme le remarque Paw, que cet animal avoit, en quelque sorte, des droits à la reconnoissance des habitans de ces villes qui, à quelque distance du Nil, ne recevoient ses eaux que par des canaux qu'il étoit de leur intérêt d'entretenir; lorsque les Crocodiles ne pouvoient plus arriver jusqu'à ces villes, c'étoit une marque que les canaux se combloient de vase et que bientôt ils ne fourniroient plus les eaux potables nécessaires à la consommation. Les habitans de Coptos, d'Ombos et d'Arsinoë avoient donc de véritables obligations au Crocodile qui les avertissoit du danger qu'ils avoient à redouter, aussi en apprivoisoient-ils, et les chargeant d'ornemens précieux pendant leur vie ils les embaumoient après leur mort. Dans d'autres parties de l'Égypte, dans l'île d'Éléphantine et chez les Tyntirites, ces animaux étoient non-seulement peu respectés, mais on les tuoit et on les mangeoit. (Voy. Hérodote

l. 2. §. 68. 69. 70. et les notes de Mr. Larcher.) Dans ces contrées ils n'étoient point utiles, et, Dieux dans d'autres pays, ils se voyoient à Tyntire poursuivis comme des animaux dangereux. Isis paroît faire l'offrande de la figure d'un Crocodile placé sur une corbeille tressée de roseaux d'or. Avant de parler de cette offrande et de ce qu'elle peut signifier, il est à propos de faire connoître celui à qui elle l'adresse.

Le serpent placé sur cet autel est, si je ne me trompe, le principal personnage de toute cette composition. Sous l'emblème du serpent, nommé Uræus par les Égyptiens, et Basilic par les Grecs (Horus Apollo c. 1.), on adoroit Cneph ou Cnuphis, l'essence éternelle, incréée, existante par elle-même, la source de toute génération, et de qui dépendoient le monde et les dieux. C'est l'Ichthon de Jamblique qui en parle en termes très-obscurs et mystérieux. On représentoit ordinairement Cneph sous la forme d'un serpent tenant dans sa gueule un œuf, l'emblème du monde, dont il étoit l'auteur. C'est ce Cneph que l'on adora aussi sous le nom de Phtas dont les Grecs ont fait leur Éphaistos, Vulcain, l'un des premiers et des plus anciens Dieux de l'Égypte; mais ce n'est pas le Vulcain d'Homère, mari difforme et trompé de la plus belle des Déesses, et qui, précipité du ciel, se vit relégué au milieu des noirs Cyclopes dans les cavernes embrasées de Lemnos; c'est Vulcain considéré comme l'ame du monde, son premier moteur, ou comme l'ouvrier divin, le grand Démiurge de Platon, qui, après avoir créé l'univers, l'animoit et l'entretenoit par sa puissance et sa chaleur féconde. Si on avoit adopté le serpent Uræus pour représenter Cneph c'étoit, selon Horus Apollo, parce que ce reptile passoit pour immortel et supérieur à tous les êtres vivans, qu'il tuoit d'un seul regard. Hérodote l. 2. §. 74. parle de petits serpens sacrés qui avoient deux

cornes sur le haut de la tête et qui ne faisoient de mal à personne; quand ils mouroient on les enterroit dans le temple de Jupiter auquel ils étoient consacrés. D'après les idées des Égyptiens sur les hiéroglyphes un serpent qui mordoit sa queue et formoit un cercle figuroit l'éternité ; on voyoit dans ses écailles l'emblème du firmament; en changeant de peau tous les ans il retrouvoit sa jeunesse, et donnoit une idée de la variété de la nature qui change sans cesse de forme et reste toujours la même. (V. Zoéga p. 451 — 52.) Un serpent avec une tête humaine étoit ou Sérapis, ou Osiris et l'Agathodémon, le bon génie des Grecs qui paroit être tantôt le même que Cneph, et tantôt que le Nil, le bon génie et le conservateur de l'Égypte.

Il seroit assez naturel de ne voir qu'une offrande dans la torche qui est au pied de l'autel; mais elle peut aussi, je crois, être considerée sous un point de vue plus relevé. Le feu a toujours été regardé comme un des principaux agens de l'univers dont il maintient toutes les parties dans une juste harmonie, et il est inutile de rapporter des preuves d'une opinion si connue; ne se pourroit-il pas que cette torche tournée vers la terre indiquât cette chaleur qui la pénètre, cet esprit de vie qui l'anime, et qui, d'après les idées des Égyptiens, étoit comme une émanation de Cneph? aussi ce feu vivifiant est-il au pied de son autel. En résumant ce qu'on vient de lire, et suivant qu'on voudra généraliser les idées ou les restreindre, on peut voir dans ce personnage, Isis, la nature ou l'Egypte, présentant une offrande à Cneph, celui à qui elle doit son bonheur, dont elle fait hommage à l'Être Suprême comme à l'auteur de tout bien; on trouve souvent dans les hiéroglyphes des divinités qui présentent des offrandes à d'autres Dieux. Je me garderai bien d'assurer que cette explica-

tion est la seule admissible, et il seroit facile d'en donner une autre, mais elle me paroît avoir quelque fondement.

Après Cneph la gravure nous offre un bélier élevé sur un grand piédestal ; c'est Amun ou Ammon un des grands Dieux d'Égypte, que les Grecs changèrent en Jupiter Ammon, et dont les éclectiques ou nouveaux platoniciens firent leur troisième dieu, Amem, comme de Cneph ils firent Émeph. On racontoit qu'Hercule, désirant voir son père, n'avoit jamais pu obtenir cette faveur; cédant enfin aux instances de son fils, Jupiter dépouilla un bélier, lui coupa la tête qu'il tint devant lui, et dans cet état il se montra à Hercule ; c'étoit par cette raison, ajoute Hérodote, que les Égyptiens représentoient Jupiter avec une tête de bélier, les Thébéens regardoient cet animal comme sacré, et ils n'en immoloient que le jour de la fête de Jupiter ; ils revêtoient de la peau de la victime la statue du Dieu qu'on approchoit de celle d'Hercule ; ceux qui étoient autour du temple se frappoient en déplorant la mort du bélier, ensuite on le mettoit dans une caisse sacrée (Hérodote l. 2. §. 42.). Le piédestal sur lequel est le bélier peut figurer cette caisse sacrée ; les feuilles de laurier et de lierre dont elle est ornée ne sont pas des ornemens dans le goût égyptien ; cette dernière plante cependant, sous le nom de Chénosiris, étoit consacrée à Osiris (Plutarq. d'Isis et Os. §. 32.). Amun ou Ammon étoit un grand Dieu et considéré comme une des puissances de la nature, son nom révéré étoit gravé sur des espèces de bandes ou philactères qu'on portoit comme des amulettes ; mais il étoit inférieur à Cneph, aussi ce n'est point à lui que s'adressent ici les principaux hommages ; mais il est à croire que le feu du petit autel brûle à son honneur. Je n'ai trouvé ni dans Zoéga ni dans M.r de Non Ammon ainsi repré-

senté ; les monumens Égyptiens l'offrent ordinairement sous la figure d'un homme avec une tête de bélier.

La figure qui suit est encore une Isis, son visage est d'or et brillant ainsi qu'on le donne ordinairement à Osiris ; on reconnoît la déesse au sistre et au petit vase qu'elle tient dans ses mains, et à l'ornement quelle porte sur la tête, et qui est ou le lotus ou la perséa. La perséa, qui ressemble au laurier, est une espèce d'amandier qui porte un fruit bon à manger ; elle étoit consacrée à Isis et à Osiris ; on attachoit des idées mystérieuses à la feuille et au fruit de la perséa auxquels on trouvoit la forme d'une langue et d'un cœur (Plutarq. d'Isis et Osiris § 58.). On sait que le lotus est une plante aquatique, une nymphæa qui s'épanouit au lever du soleil et se referme lorsque cet astre quitte l'horizon, ce qui le lui avoit fait consacrer et lui avoit donné un rang distingué parmi les hiéroglyphes, sa racine et sa graine fournissoient une nourriture très-saine. Cette plante n'est pas, à ce qu'il paroît, la même que le lotus que célèbre Homère et dont le fruit délicieux faisoit oublier leur patrie à ceux qui en avoient mangé. On n'est pas encore bien d'accord sur ce que pourroient être ces deux espèces de lotus. Celui que l'on voit orner la tête des divinités égyptiennes, et du calice duquel sort quelquefois Horus, étoit un emblème, ou du monde produit par les eaux, ou du soleil sortant des ondes de l'océan. Il avoit encore plusieurs autres significations ; on retrouve, à-peu-près, les mêmes idées dans la mythologie indienne ; le lotus y désigne la génération des êtres et représente, dans le lingam, l'yoni ou la partie fécondée, ce qui est aussi d'accord avec les idées des Égyptiens au sujet d'Isis. Personne n'ignore que le sistre étoit un instrument sacré chez les Égyptiens ; sa partie supérieure arrondie représentoit le monde, et les quatre baguettes de métal qui la

traversoient figuroient les quatre élémens; en agitant le sistre dans les fêtes on vouloit indiquer que la nature est sans cesse en mouvement (Plutarq. d'Isis et Osiris §. 61.). La forme du sistre ressemble beaucoup à celle de notre vase, et feroit croire que les mêmes idées avoient concouru à la leur donner. Le vase que tient Isis dans la main gauche, quoiqu'en partie perdu, est reconnoissable, et c'est, à peu de chose près, le même que celui sur lequel il est gravé. La bande écaillée qui orne la robe d'Isis doit avoir la même signification que les écailles de Cneph, à moins que, réunissant aux attributs d'Isis ceux de Minerve dont on donnoit quelquefois le nom à la Déesse égyptienne (d'Isis et Osiris §. 60.) l'on n'ait voulu, en parant Isis d'une partie de l'égide de Minerve, indiquer la sagesse et la puissance de la nature. Ainsi il est probable que cette figure nous offre Isis où la nature dans toute son activité et dans l'exercice de sa puissance, et faisant à l'Être Suprême l'offrande du principe qui l'a fécondée.

Sur l'autel, qui s'élève auprès d'Isis, est Anubis sous la figure du cynocéphale, espèce de singe à museau de chien, auquel on avoit cru reconnoître des propriétés qui lui avoient mérité d'être placé parmi les animaux sacrés. On prétendoit qu'urinant douze fois par jour, à intervalles égaux, il avoit servi à diviser le jour en parties égales, suivant Horus Apollo l'on avoit donné sa forme, ou du moins celle d'une partie de lui-même, aux clepsydres ou horloges d'eau. Ce que tient ce cynocéphale est mal exprimé et peu distinct; Anubis étant confondu avec Mercure sous le nom d'Hermanubis, j'avois cru que c'étoit un caducée, et d'autant plus qu'Apulée et les hiéroglyphes en mettent un dans la main gauche d'Anubis représenté avec la tête de chien; mais je croirois à présent que ce peut être une clepsydre; quelques traits ou des points légèrement tracés semblent être de l'eau qui s'é-

coule de la clepsydre. Après avoir vu sur ce vase le premier des Dieux, le principe éternel, la nature et ses agens, on trouveroit dans le cynocéphale un emblème du temps, le principe et la fin de toutes choses. Cette opinion acquerreroit plus de probabilité si l'on pouvoit s'en rapporter à ce que l'on voit dans Plutarque (d'Isis et Osiris. §. 39); on prenoit quelquefois, dit-il, Anubis pour Saturne, et on l'avoit représenté sous la figure d'un chien, kyôn en grec, qui vient, selon lui, du mot kyein, engendrer, parce que Saturne engendre toutes choses; cette étimologie, tirée du grec pour rendre raison d'une divinité égyptienne, n'est guerre admissible. Au reste Plutarque a bien raison d'avouer, un peu plus bas, que parmi les explications que l'on donne des dieux égyptiens il n'y en a aucune de parfaite; et quoique son traité d'Isis et d'Osiris soit très-curieux et l'un des plus précieux monumens qui aient rapport à la religion de l'Égypte, il est bien loin d'être clair et toujours d'accord avec lui-même, et il se sent de l'obscurité du sujet. Anubis étoit aussi l'étoile caniculaire, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle annonçoit la crue du Nil et qu'on la comparoit à un chien qui aboie, *le latrator Anubis* des poëtes; comme un chien fidèle, ce Dieu étoit le gardien d'Osiris et des tombeaux, et l'on mettoit les sépultures et les momies sous sa protection. Il est inutile d'en dire davantage sur Anubis et sur les autres divinités qu'offre ce vase; je n'ai voulu que montrer qu'il étoit intéressant, et il seroit très-facile de s'étendre beaucoup, en traitant une matière aussi riche et qui se prête si volontiers à plus d'une hypothèse. J'avois presque oublié de dire qu'à quelques pas de ces vases on avoit trouvé un squelette qu'on peut croire être celui d'un prêtre; il avoit à la jambe un anneau de bronze où en étoit passé un autre petit en argent qui servoit, probablement, à suspendre quelque petite figure ou des amu-

lettes ; on sait que les prêtres d'Isis portoient souvent de pareils anneaux, ils imitoient la Déesse à l'une des jambes de laquelle on en voit quelquefois ; si ces anneaux indiquoient une espèce de servitude ou de dépendance il est naturel d'en voir porter aux prêtres, serviteurs de la Déesse ; et Isis, n'étant pas la première divinité, son anneau marquoit sa place dans la hiérarchie céleste et sa reconnoissance envers Cneph et Osiris.

Proportions du vase dont on vient de lire la description ; depuis le bas jusqu'au cordon 4 pouces 8 lig ; le cordon 3 lig ; du cordon à la partie concave du croissant 11 lig ; à la partie la plus élevée 1 pouce 8 lig ; l'ouverture a 7 pouces 6 lig. de large en haut, 2 pouces 2 lig. au-dessous du cordon ; et le ventre 3 pouces 5 lignes.

78. Anse du vase n.° 66, vue de face.

78 L'inscription que présente cette planche vient à propos après avoir parlé d'Isis et de son temple, il y est encore question de la Déesse ; l'inscription est gravée en beaux caractères sur du marbre blanc, les lettres de la première ligne ont 21 lignes de haut, les autres en ont 18 ; elle est en osque et rétrograde, ou qui se lit de droite à gauche, comme toutes celles en cette langue ; et vient d'être trouvée à côté de la clef de la voûte d'une porte de la ville, nouvellement excavée à Pompei. Quoique la pierre soit cassée, l'inscription est entière, comme le prouvent les lignes qui l'encadrent ; et d'ailleurs le sens en est complet ; on ne voit pas bien pourquoi une pierre ainsi mutilée a été placée dans un endroit où elle est très en vue, et l'on seroit tenté de croire qu'elle n'a pas été faite pour cette place là : on verra cependant qu'elle a toujours été destinée à cette porte, et ce sont de ces bizarreries de construction qu'on rencontre souvent dans les monumens de Pompei. Cette

inscription est intéressante sous plus d'un rapport; d'abord elle est osque, et c'est, si je ne me trompe, la troisième en cette langue que l'on ait trouvée à Pompei; les autres étoient, 1°. l'inscription du bidental (*), près de l'ancien temple dorique, 2°. une inscription en caractères rouges que l'on voit encore sur un pilier d'une maison de la grande rue, mais dont les caractères, écrits d'une manière plus cursive, sont un peu différens de ceux des deux autres inscriptions. On peut la voir dans l'excellente dissertation isagogique de M.gr Rosini; ce savant antiquaire, à qui les antiquités d'Herculanum et de Pompei, et ceux qui s'en occupent, ont tant d'obligations, regarde comme certain, que l'osque étoit encore en usage lors de la destruction de Pompei; la couleur rouge de l'inscription, conservée dans toute sa vivacité, lui sert de preuve, et indique qu'elle avoit dû être tracée peu de temps avant la catastrophe de Pompei. Ce qu'on

---

(*) On donne le nom de bidental à une espèce de petit monument rond et découvert, élevé ordinairement sur un endroit frappé de la foudre, et on l'appeloit bidental à cause du sacrifice d'une brebis de deux ans, *bidens*, qu'on offroit pour expier ce lieu que le feu du ciel avoit rendu funeste. Le bidental étoit très-respecté, voy. Horace dans plusieurs endroits. Il y a des choses curieuses sur ces petits monumens dans la dissertation isagogique c. VIII — XIV. où M. Rosini veut établir la différence du bidental et du puteal. Le puteal, selon ce savant, étoit l'endroit que la foudre avoit consacré, et qu'on entouroit d'un autel rond et creux qui avoit la forme d'une mardelle de puits, puteus; on appelloit bidental le petit temple qu'on élevoit autour du puteal: au reste on les prend ordinairement l'un pour l'autre. M. Rosini croit que les colonnes du bidental de Pompei sont d'ordre étrusque ou toscan; je voudrois pouvoir être de son avis, mais ce qui reste de ces colonnes est certainement dorique comme la plupart de celles de Pompei, où d'ailleurs les ordres sont rarement purs. Il y avoit à Rome plusieurs puteals célèbres entr'autres celui de Libon et celui d'Accius près du sénat.

vient

vient de découvrir, fournit une nouvelle preuve à ajouter à celles de M.sr Rosini; cette inscription a beaucoup de rapports avec une en latin trouvée autrefois au dessus de la porte du temple d'Isis, et que voici:

N. POPIDIVS . N. F. CELSINVS

AEDEM · ISIDIS · TERRAEMOTV

COLLAPSAM

A FVNDAMENTIS · P. S. RESTITVIT

HVNC · DECVRIONES · OB · LIBERALITATEM

CVM · ESSET · ANNOR. SEXS

ORDINI · SVO · GRATIS · ADLEGERVNT

Numerius Popidius Celsinus, fils de Numerius, a rétabli, à ses frais, depuis les fondemens, le temple d'Isis renversé par le tremblement de terre; en récompense de sa libéralité, les Décurions l'ont admis dans leur ordre, sans qu'il payât, à l'age de soixante ans. Je ne ferai point de remarques sur cette inscription, elles ont déjà été faites, et l'on peut en voir un extrait, p. 123 de l'ouvrage de M. l'abbé Romanelli, intitulé *Viaggio a Pompei*, et qui est un bon guide pour les voyageurs ou les amateurs qui visitent ces intéressantes ruines. Je remarquerai seulement que si N. Popidius a rétabli, depuis les fondemens, le temple d'Isis, il s'est cependant servi d'une partie des anciens matériaux, et l'on voit encore la place des colonnes du premier temple.

D'après ce qu'on lit dans l'ouvrage de Lanzi, *Saggio di Lingua Etrusca*, et dans la dissertation isagogique; voici comment on doit lire l'inscription osque:

C. POPIDIIS ou POPIDES . C.

MED. TVC. AAMANAPHPHED

ISIDY. ÈRVPHATTED.

On la traduiroit ainsi : Caius Popidius Caii filius, Meddix tucticus, restituit et Isidi consecravit.

Caius Popidius. fils de Caius, Meddix-Tucticus (décurion) a rétabli (cette porte) et l'a consacrée à Isis. Le Meddix-Tucticus ou Mediastuticus, comme l'appelle Tite-Live, étoit une des principales dignités chez les Osques; il paroît qu'elle répondoit à celle de Décurion. On est un peu étonné de voir la lettre R faire l'office du D, chez les Osques, mais on ne peut plus en douter d'après plusieurs inscriptions (voy. la dissert. isag. p. 47. et suiv.), et cette confusion du D et de l'R s'est maintenue dans le bas napolitain où l'on dit *rieci*, pour *dieci; capo ranno*, pour *capo d'anno; maronna*, pour *madonna* et *merico*, pour *medico*, etc. Quand le latin fut en usage on finit par prendre pour un R, ce que les Osques regardoient comme un D. Le napolitain offre plusieurs singularités très-curieuses pour les étimologistes. J'avois d'abord cru, n'étant pas familiarisé avec l'osque, qu'il s'agissoit dans cette inscription de la restauration du temple d'Isis, par un Popidius, mais j'ai pensé ensuite que ISIDY devoit être un datif, et qu'il étoit difficile de tourner la phrase de manière à l'entendre du temple de la Déesse; et d'ailleurs pourquoi eût-on mis sur cette porte une inscription qui auroit eu rapport au temple situé loin de là. L'aamanaphphed est sans régime comme dans l'inscription du bidental, et comme, *restituit*, dans les inscriptions latines, et se rapporte à la porte. L'on ne doutera plus que cette porte ne soit consacrée à Isis, sous la pro-

tection de laquelle on mettoit, pour ainsi-dire, la ville, lorsqu'on saura que sur la clef de la voûte, à côté de l'inscription, il y a en relief et presqu'en ronde bosse travaillée dans le tuf, une grande tête de femme mutilée, mais d'un beau caractère, et qu'il est aisé de reconnoître pour une Isis romaine aux longues tresses qui tombent sur ses épaules et viennent sur le devant de sa poitrine; on retrouve dans cette tête le même style que dans celles qui sont placées de la même manière au-dessus des portes de l'amphithéâtre de Capoue. Celles-ci, cependant, avec moins de relief ont quelque chose de plus sévère; on a voulu donner de la grace à celle de Pompei en la tournant un peu et en mettant du mouvement dans la ligne du col; il seroit peut-être mieux que la tête fût placée bien correctement et entièrement de face (Voy. le frontispice). Mais nous perdons de vue notre inscription osque; le Popidius, dont on lit le nom, n'est pas le même que celui de la latine, il appartient à la même famille qui, à ce qu'il paroît, étoit riche et considérée; parmi les quatre que nous connoissons déjà, l'un étoit Édile et deux Décurions. Il se pourroit cependant aussi qu'on eût traduit la dignité d'Édile par celle de Meddix-Tucticus. Cette famille étoit vraisemblablement vouée au culte d'Isis. On peut croire que l'inscription est de la même époque que celle du temple d'Isis, et date d'après le tremblement de terre de l'an 63 de J. C. Le mur de la ville, auprès de la porte, avoit souffert; fait en partie de petites pierres et enduit, il est d'une construction plus récente que le reste de la muraille: ainsi cette inscription vient à l'appui de l'opinion de M.sr Rosini, et autorise à croire que l'on parloit osque lors de la destruction de Pompei. Cette langue étoit celle du petit peuple, comme les comédies osques ou les atellanes qui

l'amusoient, et dont parle Cicéron, étoient son spectacle; c'étoit le napolitain de cette époque; et ce qui peut encore appuyer cette idée, c'est que l'inscription tracée en rouge est une espèce d'affiche de cabaret qui devoit s'adresser au menu peuple. Les lois et les actes publics se promulguoient sans doute en latin, langue que parloient les personnes un peu distinguées, et le peuple se servoit probablement plus volontiers de l'osque.

Si cette inscription osque étend la famille des Popidius, il y en a une nouvellement découverte sur le mur de la basilique qui appartient à la famille des Ampliatus; elle est écrite en longs caractères étroits et rouges, comme ceux que l'on rencontre à chaque pas à Pompei, (voy. l'épigraphe du titre) et c'est une nouvelle inscription à ajouter aux affiches de spectacle, dont la plupart sont presque effacées et qu'on ne trouve plus entières que dans la dissertation isagogique; la voici:

N. FESTI · AMPLIATI

FAMILIA · GLADIATORIA · PUGNA (bit) · ITERUM

PUGNA · XVI. K. IVN · VENAT . VELA.

La troupe de gladiateurs de N. Festus Ampliatus combattra pour la seconde fois. Combat (de gladiateurs) le 16 des calendes de Juin. Combats d'animaux et voiles (dans l'amphitéâtre). (*)

(*) On découvre dans ce moment-ci l'amphithéâtre et il est déjà en grande partie déterré; l'on y a retrouvé des pierres trouées qui, de même que celles du théâtre, servoient à assujétir les mâts auxquels les voiles étoient attachées; cet amphitéâtre a plus de 180 toises de tour. Comme une partie de son enceinte étoit à peu de profondeur sous les cendres, et qu'il y en avoit même à découvert

Ce Numerius Festus Ampliatus ne seroit-il pas le même que l'Ampliatus qui fut chargé des jeux funèbres de Scaurus et dont le prénom et le nom sont effacés. Je le croirois d'autant plus volontiers, que dans l'inscription du tombeau, on n'aperçoit que la finale ti; ce seroit difficilement Quinti, prénom que l'on n'écrivoit jamais en toutes lettres. La place effacée admettroit fort bien N. FESTI. ; et il se peut que l'inscription, que l'on a sous les yeux, fût celle des jeux funèbres de Scaurus, où, comme on l'a vu, il y eut des combats de gladiateurs et des chasses d'animaux. Peut-être trouvera-t-on encore sur les murs de la basilique quelque autre affiche qui nous instruira mieux; ce lieu, où se rassembloit le peuple, et où l'on rendoit la justice, doit offrir plusieurs inscriptions, ce sera un des plus grands et des plus beaux monumens de Pompei à en juger par les colonnes, de trois pieds de diamètre, qu'on a déjà découvertes, et qui sont de briques revêtues d'un stuc superbe qui est aussi dur et aussi beau que du marbre; elles étoient surmontées, à ce qu'il paroît, d'un second ordre. La construction de l'édifice indique bien, d'après ce que dit Vitruve, que ce doit être la basilique; mais on ne peut plus en douter depuis que M. Mazois, dans ses recherches, a trouvé le mot *bassilica*, écrit quatre fois sur le mur, et l'écriture en est indubitablement antique. La description et la restauration de ce beau monument seront, sans doute, un des plus curieux chapitres de l'ouvrage de M. Mazois.

A force de chercher sur tous les murs je viens aussi

---

il a beaucoup souffert et a été fouillé, en partie, à plusieurs époques; aussi paroît-il qu'il n'existe plus de gradins. La construction en est plus que simple, il n'y a pas de portiques, il est sans aucun ornement d'architecture; quoique aussi grand il n'étoit pas, à beaucoup près, aussi beau et aussi imposant que celui de Pouzzoles.

de trouver une inscription dans un endroit où, depuis trente ans quil est découvert, la finesse de ses caractères, recouverts en partie de tartre, l'avoit fait échapper aux regards; à force de frotter je l'ai découverte toute entière, et elle est gravée (pl. 16) de la grandeur de l'original, et très-exactement avec toutes les raies qui sont sur le murs. Ceux qui sont curieux de consulter l'original, le trouveront sur l'enduit jaune du passage qui, du grand théâtre, va à la rue de l'Odéon; elle est sur la muraille de droite, à 8 pieds 4 pouces avant d'arriver à la première porte de l'escalier du petit théâtre, et à 4 pieds 3 pouces de terre.

Quoique cette inscription, gravée avec un clou par quelque soldat, ne soit qu'une espèce de plaisanterie, on la trouvera peut-être curieuse, quand on saura qu'elle est la seule trouvée à Pompei qui indique une date précise et l'année des consuls; car l'on ne peut guère regarder comme une inscription les noms des deux Geminus, consuls l'an 29 de J.-C. et qu'on a trouvés autrefois sur un mur près de la ville. M. Lavega, architecte et ingénieur de Pompei, m'a assuré que de toute l'inscription il ne restoit absolument que ces noms. Puisque je viens de nommer M. Lavega je ne différerai pas de dire qu'il a trouvé, dans la plinthe qui supporte l'inscription du tombeau de Scaurus, trois trous destinés à mettre des tenons, et qui correspondent parfaitement à trois autres trous qui sont dans la partie inférieure de la table de l'inscription; ce qui prouve évidemment, contre l'opinion de M. Millin, qu'elle a été mise à sa véritable place, et qu'elle y convient parfaitement de toutes manières. Mais revenons à l'inscription du théâtre, elle offre plusieurs choses curieuses, dont je parlerai tout à l'heure. Comme elle n'est pas très-facile à lire, la voici d'une manière lisible :

AD · XI · K · DECEMBR · A · XV

EPAPRA · ACVTVS · AVCTVS

AD · LOCVM · DVXSERVNT

MVLIEREM · TYCHEN · ET · PRETIVM.

IN SINGVLOS A · VIII.

M · MESSALLA · L · LENTULO · COS.

Depuis le 15 des calendes de décembre (17 nov.) jusqu'au 11 (21 nov.). Epapra, Acutus et Auctus ont mené en *certain* lieu la femme Tyché et le prix pour chacun (ou pour chaque jour) a été de huit as, sous le consulat de M. Messalla et de L. Lentulus.

Il est assez singulier que des soldats, ou tout autres personnes, nous aient laissé un pareil monument de leurs plaisirs, et je ne sais si l'on en a trouvé jusqu'à présent un plus singulier et plus positif. Les noms de ces Messieurs ne sont pas d'un intérêt à nous arrêter long-temps. Il paroît qu'ils étoient trois et que chacun n'est désigné que par un seul nom. Il est à croire, pour plusieurs raisons, que c'étoit des soldats ou des gens du peuple, qui se soucioient fort peu de ce qu'on pourroit dire en les voyant ainsi afficher leurs amours. Ces noms même ne sont peut-être pas trop bien écrits, et il seroit très-possible que, ne faisant pas grand usage de l'écriture, ces trois associés de plaisirs ne sussent pas bien écrire leurs noms. On trouve celui d'Epaphras, affranchi, dans une des inscriptions d'Herculanum (dissert. isag. pl. 14. 1re. col. de gauche. 21. lig. en prenant d'en bas) et il est aussi dans Gruter. Ce personnage devoit être grec (Epaphros, Ecumant) ou d'origine grecque et avoit été esclave. Les deux autres noms se trouvent aussi dans d'autres inscriptions.

Il me paroît qu'on ne peut guère douter du sens que l'on doit donner, et que donnoient ceux qui ont tracé les caractères, à ces mots *ad locum duxserunt*. *Locus* est certainement pris ici pour un mauvais lieu, et l'on a seulement adouci l'expression ; on le trouve en ce sens dans les Ménechmes de Plaute, act. 3. sc. 3. 29.

> Sed quid ego cesso, dum datur mihi occasio
> Tempus que abire ab his *locis* lenoniis.

« Mais pourquoi différer, tandis qu'on m'offre les moyens et le temps de sortir de ces lieux de débauche. » En disant locus, on sous entendoit le reste, sans qu'il fût besoin de l'expliquer davantage, c'étoit une espèce d'euphémisme, on employoit un mot honnête au lieu d'un mot qui ne l'étoit pas. On trouveroit beaucoup d'expressions analogues à celle-ci et aussi intelligibles dans nos langues modernes. La suite d'ailleurs explique encore mieux ce mot. *Ducere* doit avoir ici la même signification que dans *ducere uxorem*, se marier, et l'on peut croire avec raison que l'on attachoit le même sens à *ducere scortum*. On trouve dans Plaute plusieurs passages qui expliquent parfaitement ces mots (voy. Mercator act. 4. sc. 4. 46. sc. 6. 3. 4. 10. 11. Act. 5. c. 4. v. 61. 62. etc.), et si je ne les cite pas c'est de crainte de devenir trop prolixe. Mais voici deux vers de l'avant-dernière scène de l'Heautontimorumenos de Térence, qui montrent qu'on employoit ces mots, *ducere et adducere*, au lieu de paroles dont l'indécence eût choqué :

> Non mihi per fallacias adducere ante oculos pudet ?
> Dicere hac præsente verbum turpe, at te id nullo modo
> Facere puduit ---

Chremès reproche à son fils Clitiphon les libertés qu'il a prises devant lui avec la courtisanne Bacchis.

« Ne l'as-tu pas, par tes ruses, fait condescendre (à tes » désirs) devant mes yeux! j'ai honte de prononcer une » parole indécente devant ta mère — mais toi, tu n'as eu » aucune honte d'une pareille conduite » *Facere* dit beaucoup plus. Ainsi *ad locum duxserunt* n'a pas besoin de plus d'explication ; la manière dont *duxserunt* est écrit au lieu de *duxerunt* est commune dans les inscriptions, et l'on trouve souvent vixsit, proxsimus, maxsimus pour vixit, proximus, maximus.

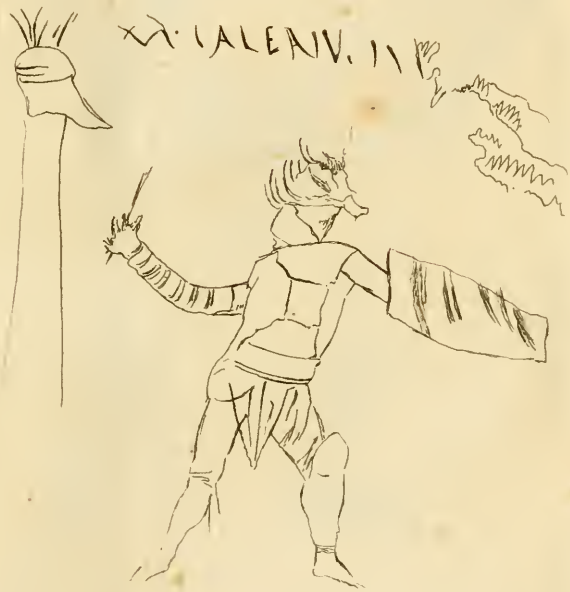
Il me semble que le mot *mulier* est quelquefois employé pour une femme de mauvaise vie, telle que Tyché ; ce nom paroît avoir été ordinairement celui d'une affranchie : il signifie, fortune, et peut-être le prenoient-elles pour remercier cette Déesse de leur avoir rendu leur liberté. J'espère que cette Tyché, l'objet des bonnes fortunes d'Epaphras et de ses camarades, n'a rien de commun avec Julie Tyché et Naevoleia Tyché, l'amie de Munatius, dont nous avons vu le monument, et qui devoit être d'une classe plus relevée ; cette Tyché-ci doit avoir été une de ces courtisanes les plus abjectes qu'on surnommoit *Diobolariae*, dont les faveurs ne coûtoient que deux oboles, et que Plaute nomme Alicariæ parce qu'elles se livroient aux esclaves auprès des moulins où ils faisoient moudre le grain dont on retiroit la boisson des pauvres, nommée alica ; et comme elles tendoient leurs piéges près des murs de Rome et dans des voûtes souterraines, Martial les appelle plaisamment summenianae uxores. Si le mot qui est après *Singulos* n'étoit pas presque entièrement effacé, on sauroit d'une manière positive ce que Epaphras, Acutus et Auctus avoient dépensé dans cette partie de plaisir ; il se pourroit qu'il y eut eu A · VII· ou VIII. sept ou huit as ; mais je ne sais si quelquefois on exprimoit ainsi les as ; au cas que cette lacune puisse être

ainsi remplie, les plaisirs de ces messieurs leur auront coûté deux as par jour à chacun, ou huit as par jour si le mot *singulos* se rapporte à *dies*, jour, au lieu de se rapporter à chacun des champions : à cette époque l'as valoit un peu plus d'un sol ; de toutes manières c'étoit peu de chose, et les plaisirs étoient à fort bon marché à Pompei. Pour qu'il ne manquât rien au monument qu'ils laissoient à la postérité, et afin que tout le monde pût connoître, d'une manière positive, l'année, le mois et les jours de leur joyeuse réunion, ces trois soldats ont marqué les années des consuls de Rome, plus connues que celles des Décurions de Pompei; ce sont ceux de l'année 751 de Rome, 3 ans avant notre ère, ou même l'année de la naissance de J. C. selon quelques auteurs ; et il est assez singulier que cette inscription, ridicule du reste, serve à fixer les noms de ces Consuls sur lesquels on n'étoit pas d'accord (voy. les fastes consulaires de Janson d'Almelóven) ; les uns les appellent M. Valerius Messallinus et Cn. Cornelius Lentulus. Suétone (Galba IV), nomme ainsi ce dernier, et M. Valerius Messalla le premier ; et il dit que Galba naquit sous leur consulat le 9 des calendes de Janvier (24 décembre), un mois et trois jours après que cette inscription a été tracée ; il est à croire que ceux qui l'ont écrite, et qui vivoient sous ces consuls, devoient savoir leurs noms, ou que c'étoit du moins ceux sous lesquels ils étoient le plus connus, et ils se sont même dispensés de mettre les noms de famille. Ainsi les consuls de l'an 75 de Rome, doivent être M. Valerius Massalla et L. Cornelius Lentulus.

Cette inscription apprend encore une chose, c'est que les théâtres de Pompei, du moins le petit, existoient déjà avant l'ère chrétienne, ce qui n'étoit pas encore prouvé, et comme ce grand passage mène droit au

grand théâtre et s'y joint, il est plus que probable que ce bel édifice existoit aussi alors ; et cette inscription, conservée sur l'enduit jaune de la muraille, prouve qu'elle n'a pas souffert du tremblement de terre, et que, sauf quelques petits accidens qui l'ont un peu éraillée, ce à quoi on peut s'attendre pendant un laps de 1816 ans, elle est comme elle étoit alors. On peut y prendre aussi une idée du caractère de l'écriture cursive de cette époque : quoique mauvaise, elle l'est beaucoup moins que plusieurs autres noms que l'on trouve sur les murs de Pompei, et qui n'offrent rien d'intéressant ; il y a encore trois ou quatre inscriptions écrites avec des clous, mais qui paroissent presque indéchiffrables, il ne faut cependant pas en désespérer ; si on a trouvé quelque intérêt à celle-ci, j'espère qu'on me pardonnera d'en avoir occupé si long-temps le lecteur, à qui je dis enfin sérieusement adieu.

Pl. 1. N.° 1

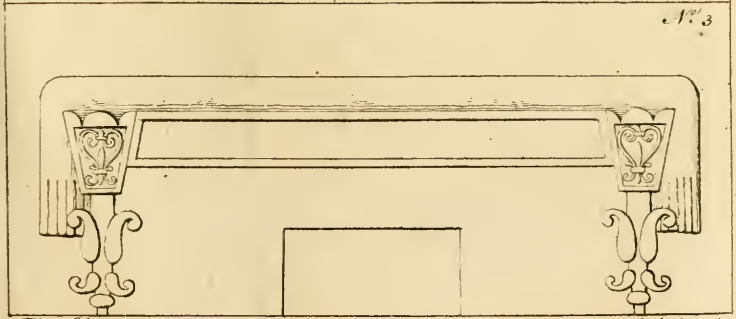


F. de Clarac del. F. Mori scul.

Pl. 2.

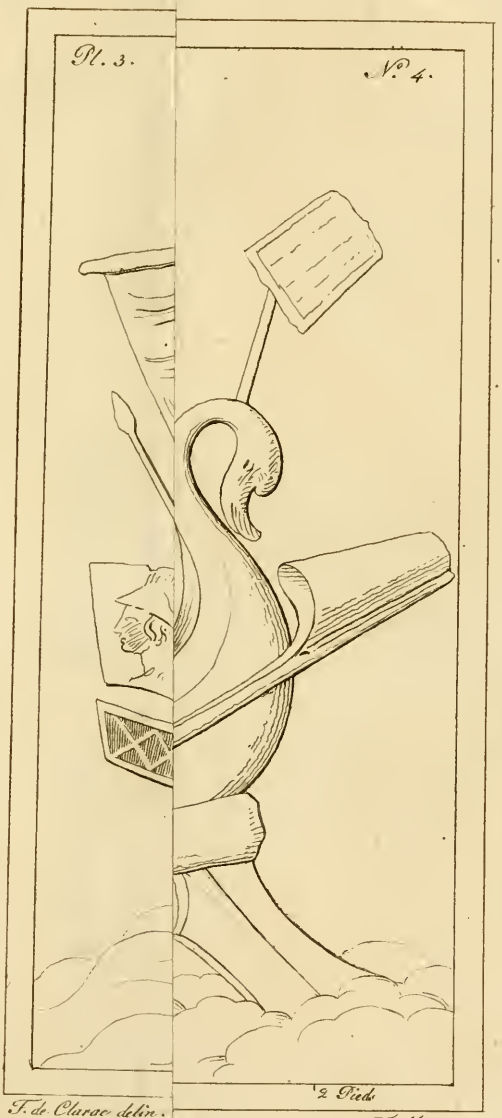
N.º 2

N.º 3



F. de Clarac del.

F. Mori scul



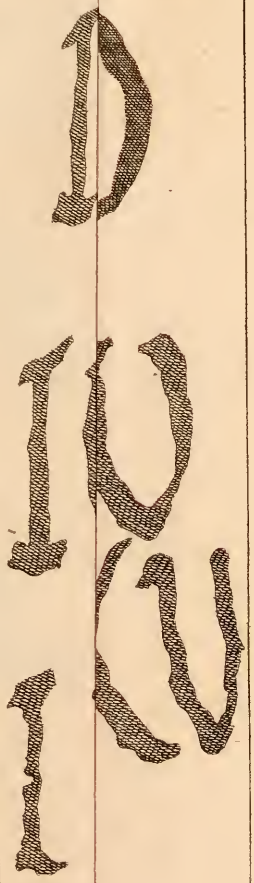
F. de Clarac delin.

F. Moriscat

F. de Clarac delin.

F. Moriscat

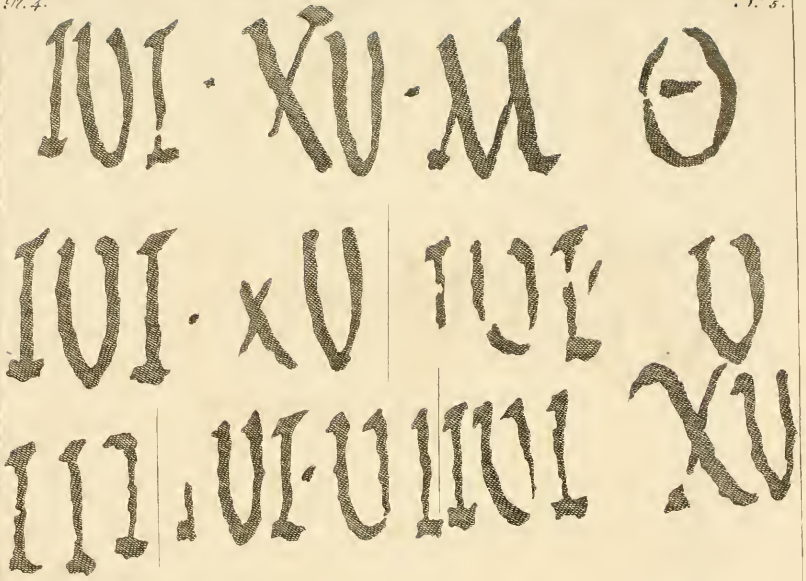
Pl. 4. N.° 5.



I

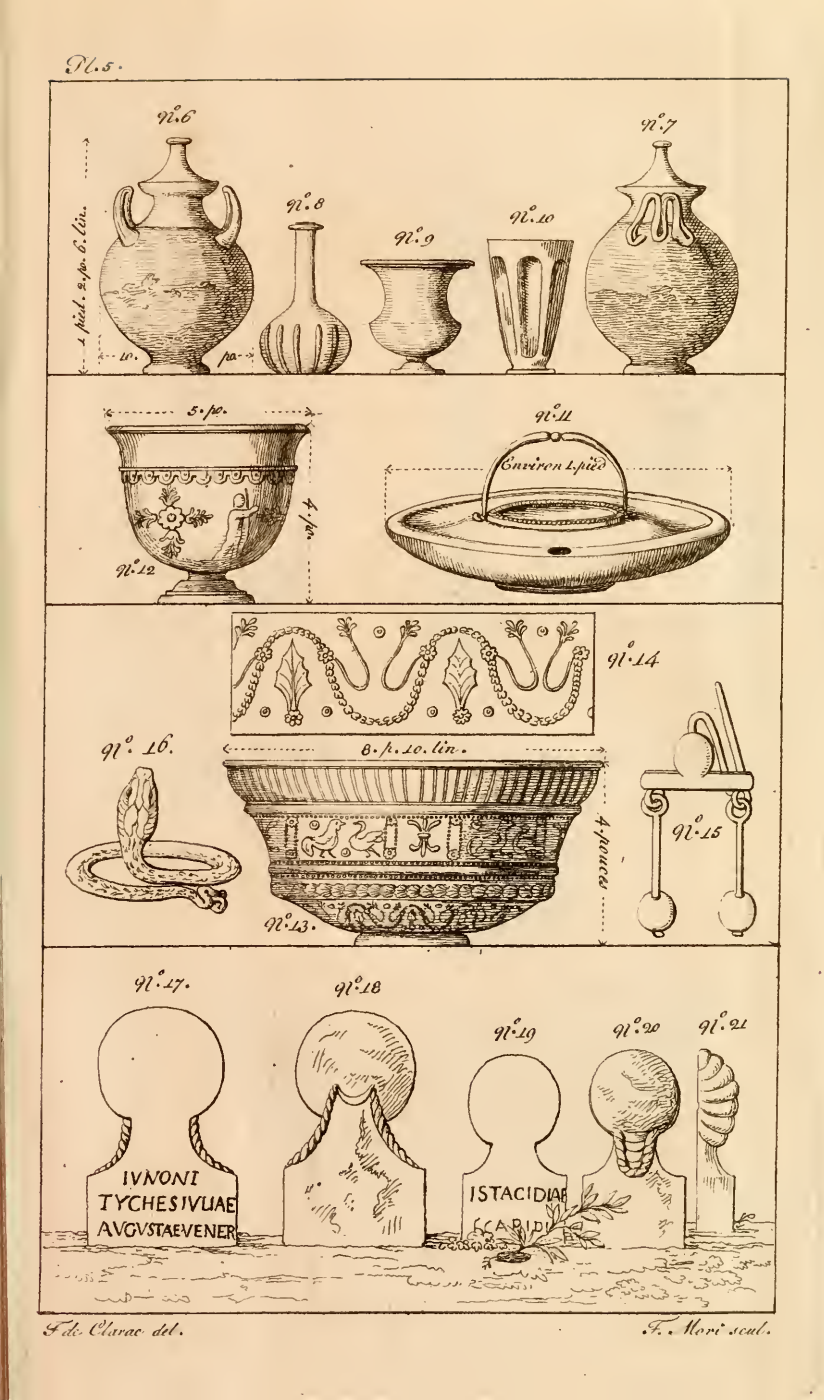
F. de Cla. F. Mori scul.

Pl. 4. N.° 5.



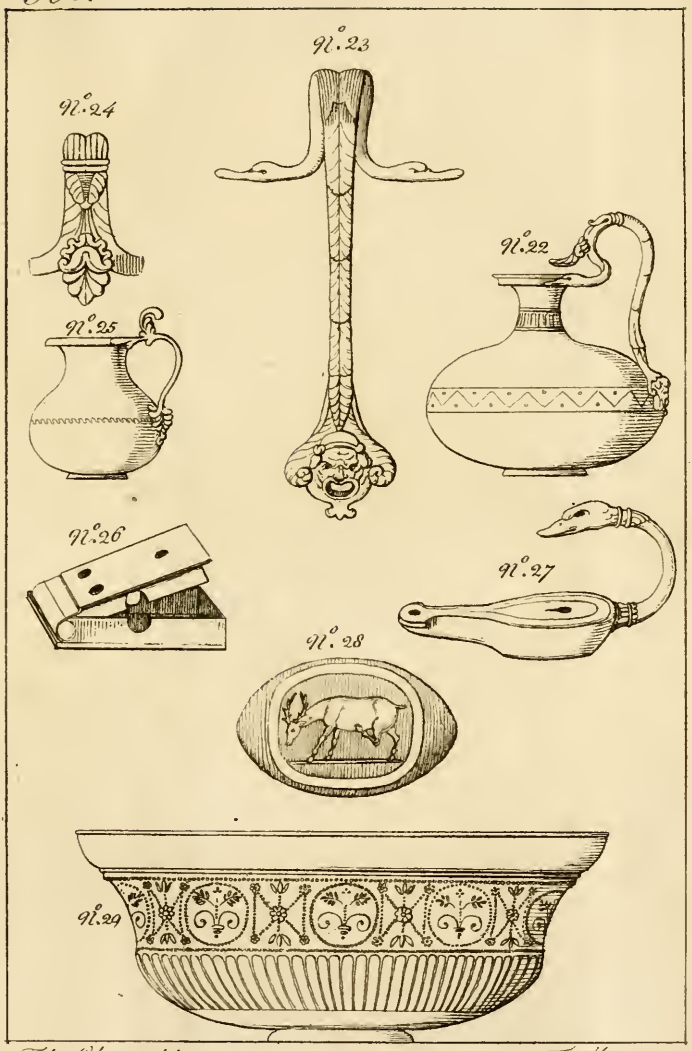
I L T *du mot Hippolytus*

F. de Clarac del. F. Mori sculp.



F. de Clavac del. F. Mori scul.

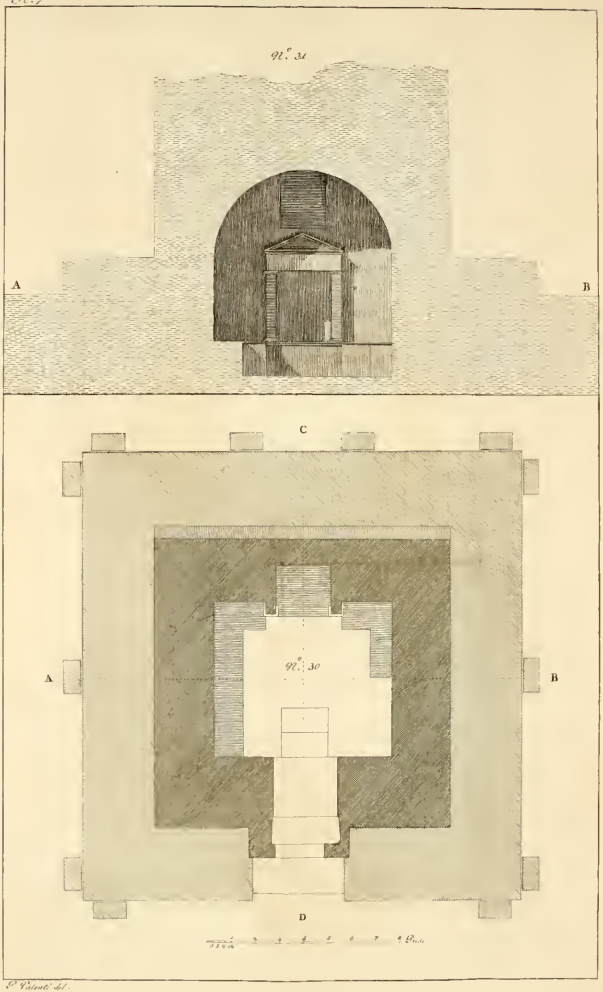
Pl. 6.



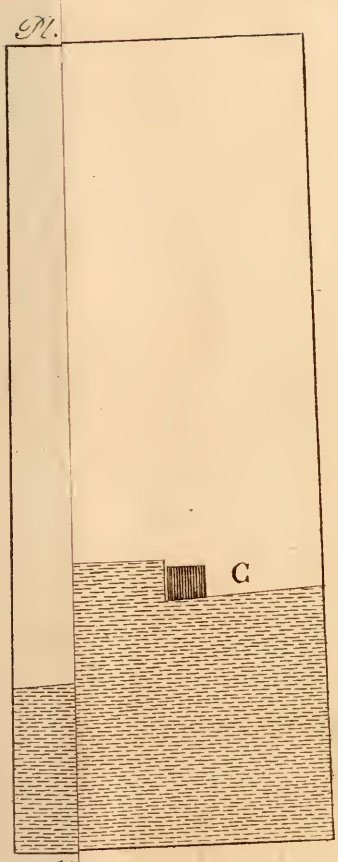
F. de Clarac del. F. Meri scul.

Pl. 7

Pl. 7

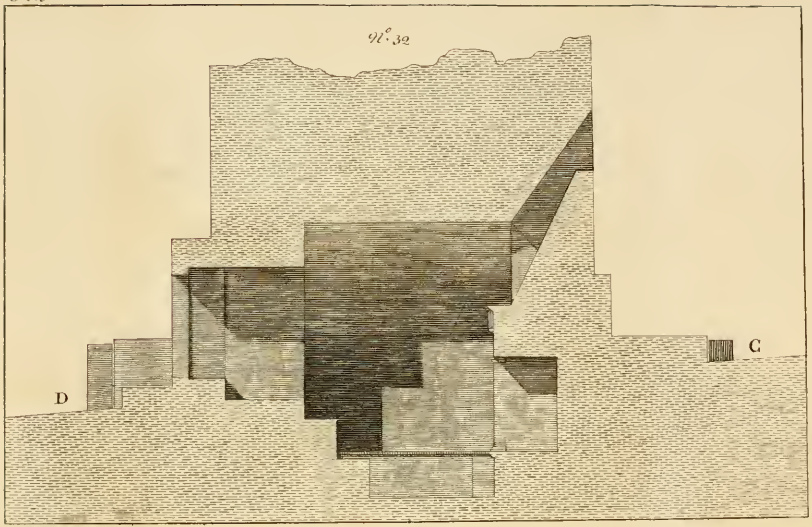


P. Valenti del.



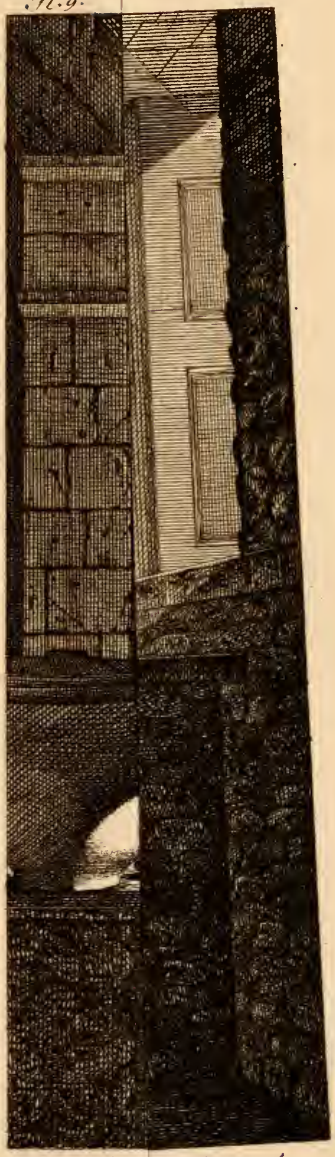
"E" No. 34

Pl. 8



D. Valenti del.

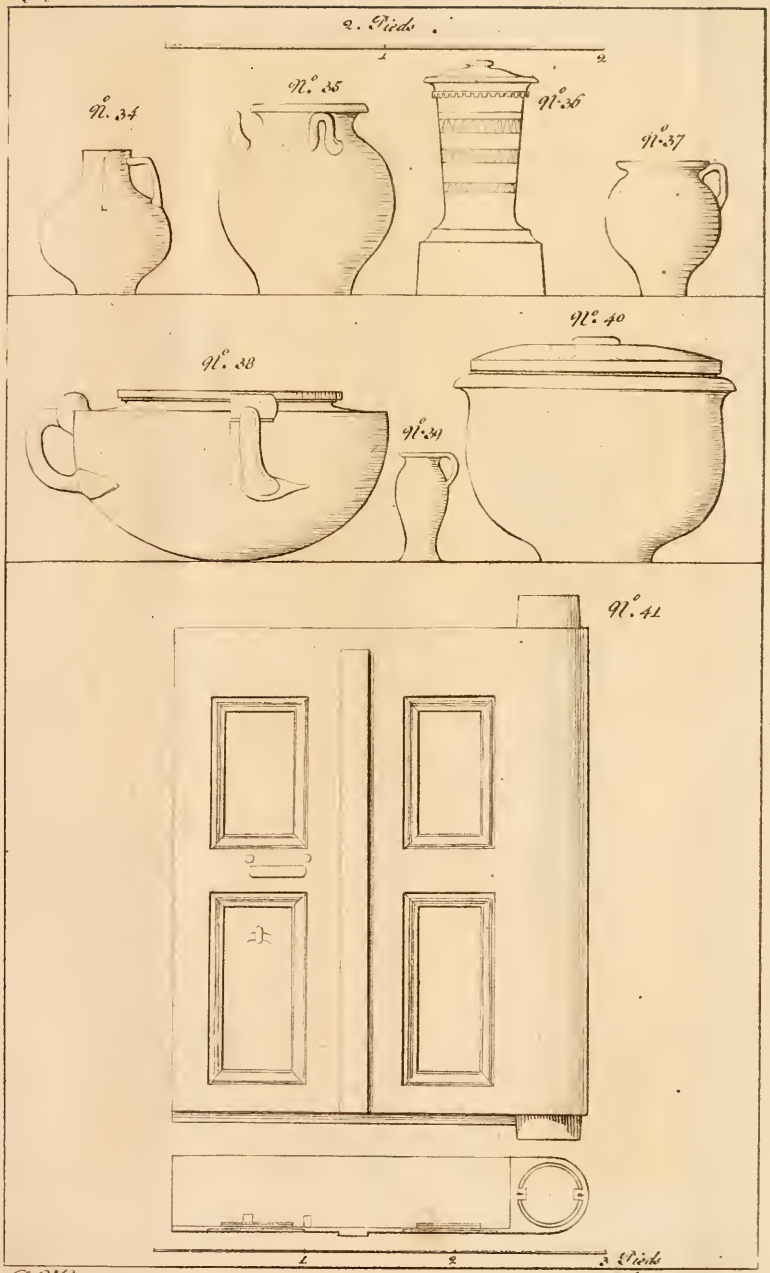
Pl. 9.



F. de Clarat. Mori scul.

J. de Clarac del. J. Mori scul.

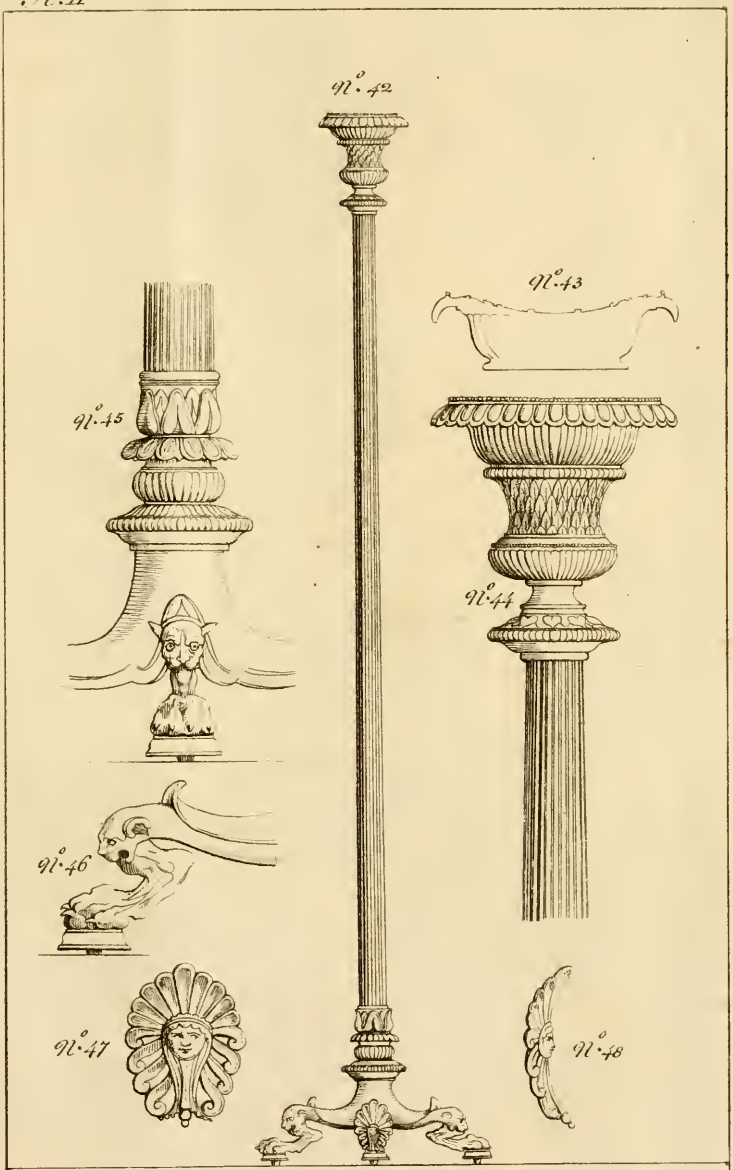
Pl. 10



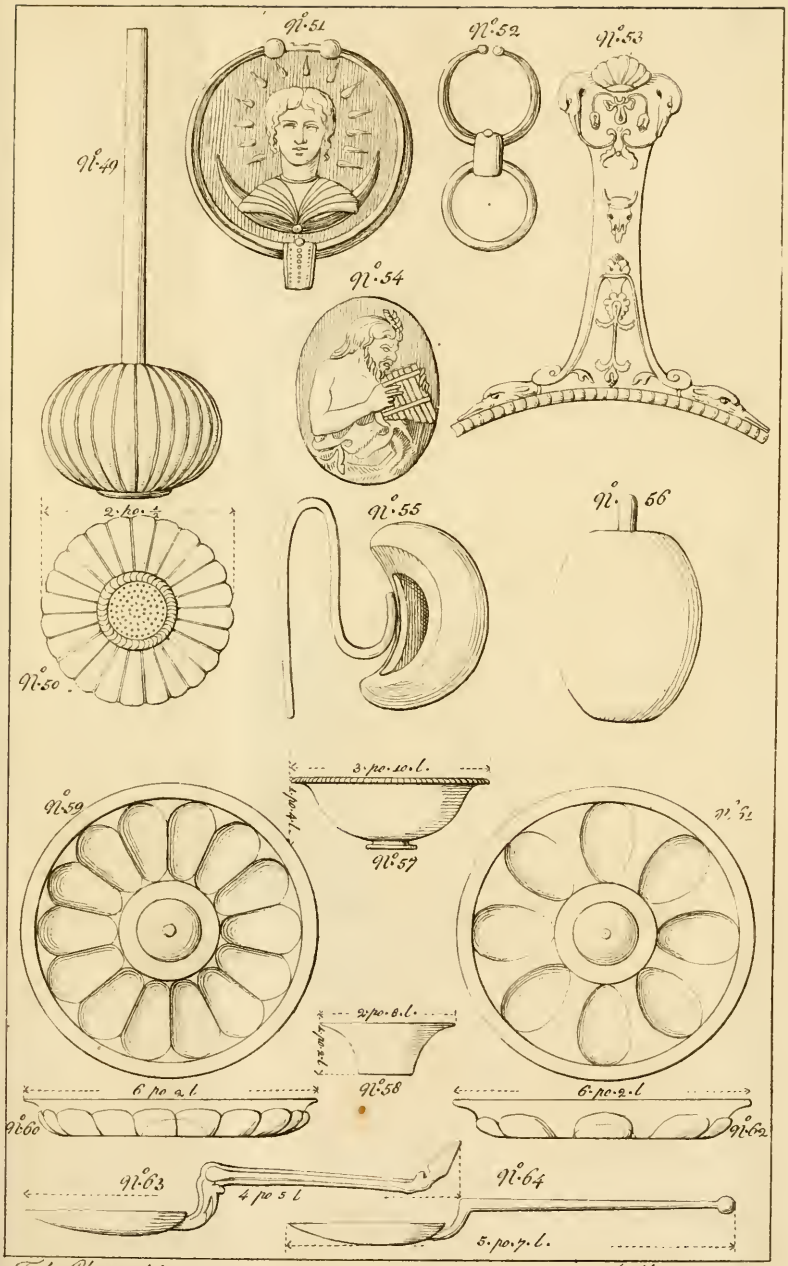
P. Valenti del.

F. Mori scul.

Pl. 11

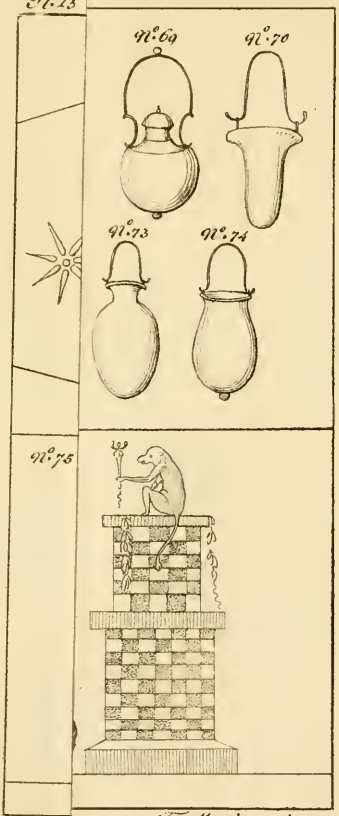


F. de Clarac del. F. Mori sculp.



F. de Clarac del. F. Mori sculp.

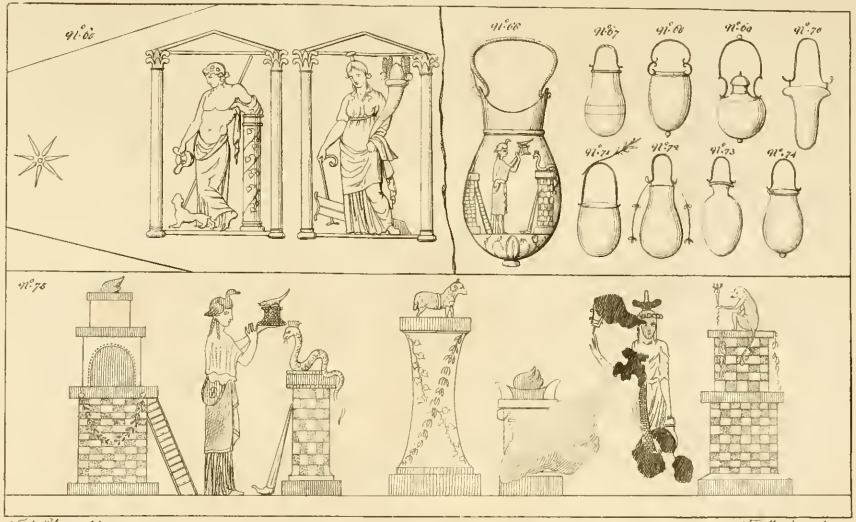
Pl. 13



F. de C

F. Mori scul.

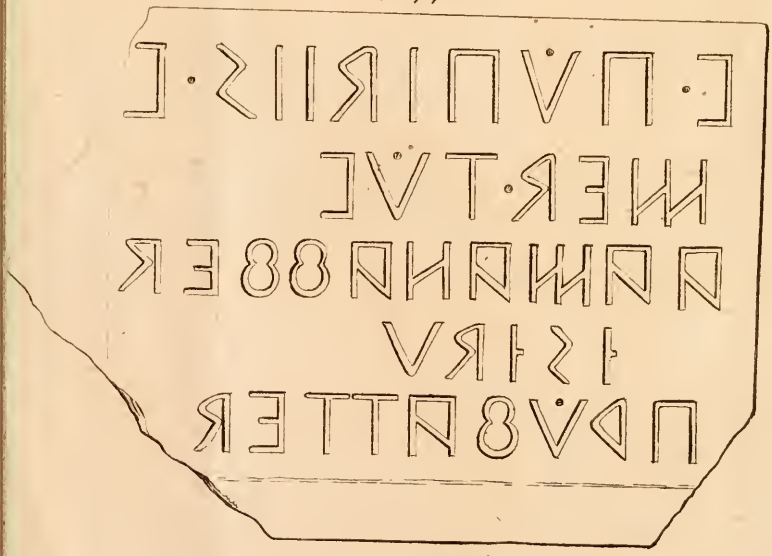
Pl. 13



F. de Clarac del. F. Mori scul.

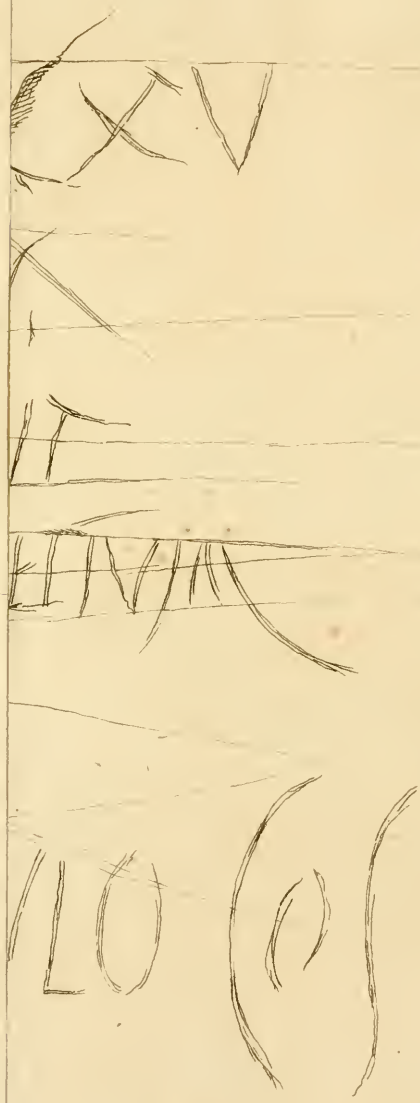
N.° 76

N.° 77



T. de Clarac del.

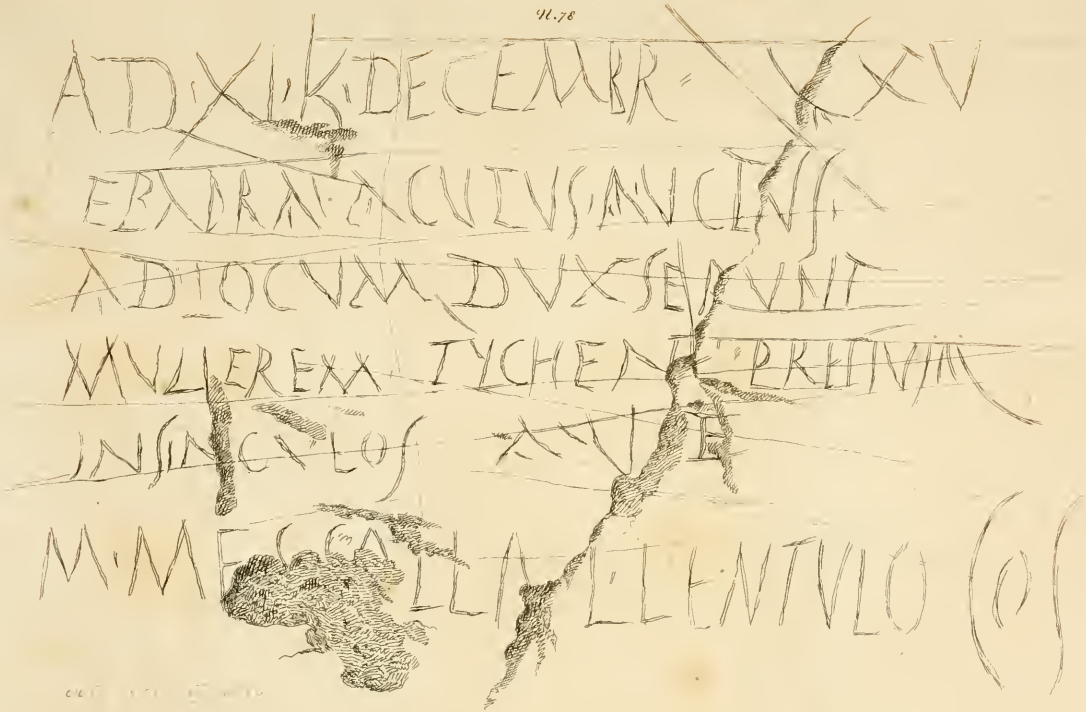
T. Mori scul.



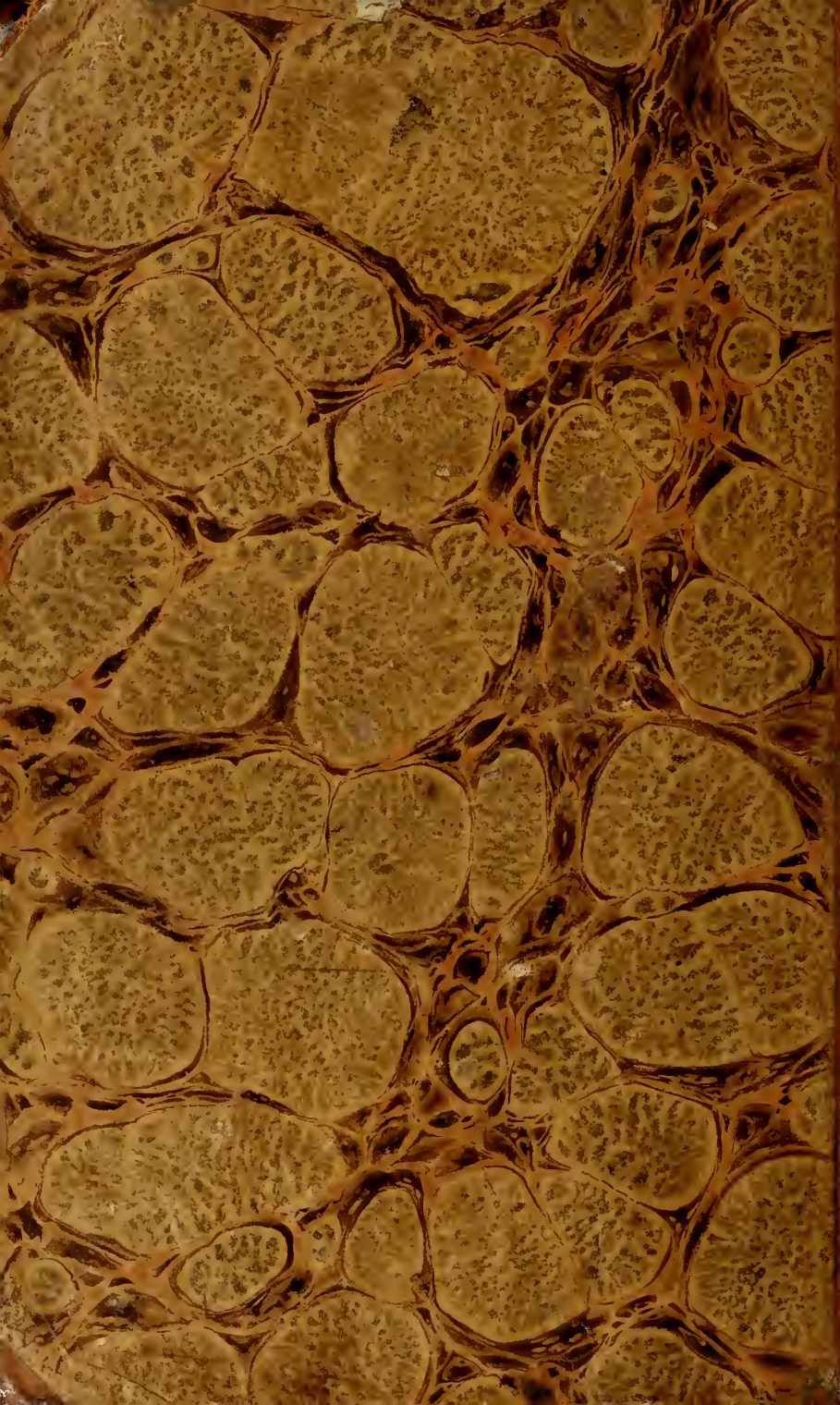
F. Mori sculp.

Pl. 15

N. 78



AD·XI·K·DECEMBR·XXV
EBNDRA·A·ACUTUS·AUCTUS·A
AD·LOCUM·DUX·SEPUNT
MULIEREM·TYCHEN·PRETIUM
INSINCA·LOS·AUE
M·MESCALLA·ELENTULO·COS

J. de Claraz del.

J. Mori sculp.